

APPPEL

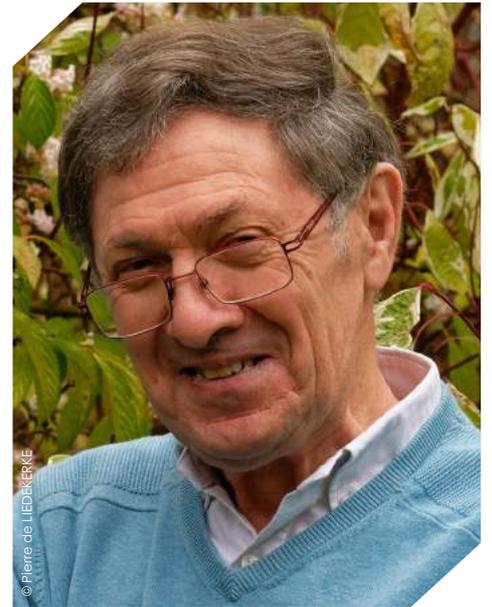
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 455 mars 2023



© Bomain GARCIN

Myriam Leroy,
une autrice qui croque la vie
comme une dessinatrice



© Pierre de LEDERERIE

Gabriel Ringlet :
*l'actualité et l'art, au
souffle de l'Évangile*



© D.R.

Olivier Lefebvre :
*de la finance à la
permaculture*

Édito

COMME UNE ODEUR DE HAINE

Au cours de ce match entre juniors, une partie des footballeurs se sont mis à contester une décision de l'arbitre. Un événement presque normal dans un monde où ce n'est pas parce qu'on est une autorité qu'on ne peut être mis en cause. Sauf que les choses ont rapidement tourné au vinaigre. Tant et si bien que les membres de l'équipe d'en face ont, eux aussi, décidé de s'en mêler. Sans parler des parents, vociférant depuis les tribunes, certains étant prêts à descendre sur le terrain. « *Je croyais mon fils doux, voire pacifiste, raconte le père d'un des joueurs de l'équipe agressée. Je ne l'ai jamais vu violent. Mais là, il m'a dit que, si cela continuait, il allait vite fait mettre son poing dans la g... des joueurs de l'équipe d'en face. Passer à la castagne ne lui posait aucun problème.* » Finalement, ce n'est que d'un cheveu que la situation n'a pas dégénéré...

« *Notre école est plutôt haut de gamme, concède de son côté cette enseignante du secondaire, maman de deux grands ados. On y plaide le respect de l'autre et, d'habitude, on sait s'y tenir. Eh bien, c'est incroyable comme la violence déferle maintenant dans la cour de récréation. On s'y bat ! Et, quand on intervient, on sent par moment comme de la haine.* »

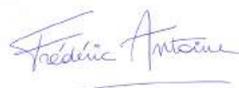
En quelques années, les actes violents se sont développés là où, jusqu'à il y a peu, on ne les imaginait pas. Comme les transports en commun, ou le secteur des soins de santé. Selon la revue des médecins spécialistes belges, plus de 330 cas d'agressions de personnel médical ont été recensés ces six dernières années. L'été dernier, le personnel soignant a même réclamé un plan d'action contre les violences, et, début 2023, un point de contact en ligne pour les aider a effectivement été créé en ligne. Quand un patient

s'en prend au médecin de garde d'un hôpital et le poignarde, l'info ne se retrouve plus uniquement dans les journaux à sensation. Tout le monde en parle.

La caractéristique de cette violence est de s'être immiscée dans la vie de tous les jours. Elle est devenue tellement banale qu'il faut en arriver à des cas extrêmes pour qu'on s'en offusque. Autrement, on se contente de passer son chemin. « *C'est comme ça, on n'en peut rien.* »

Une partie de cette violence est portée par la parole, et des solutions sont actuellement mises en œuvre pour tenter d'y remédier ou de la désamorcer (voir article « *À la une* » dans ce numéro). Mais ne faut-il pas aller au-delà ? Les mots ne constituent pas toujours l'étincelle qui suscite le passage à l'acte. Un regard, ou une absence de regard, peut l'être tout autant. À moins que tout cela provienne plus simplement d'un état d'esprit, d'une colère intérieure, dont la violence deviendrait le seul moyen d'expression. Une terrible rancœur qui trouverait ses racines dans la maladie dont souffre la société. Celle de préférer soi à l'autre, la similitude à la différence, la fermeture à l'ouverture, le repli à l'accueil, l'intolérance à la tolérance...

Ces semaines-ci, les religions chrétiennes préparent l'arrivée de Pâques par le temps du carême. Pour les catholiques, celui-ci doit, théoriquement, inviter à "faire pénitence", regretter ses fautes et tenter de les réparer. Pour les protestants, il s'agit plutôt d'un « *moment privilégié d'écoute, de prière et d'engagement renouvelé* ». Quelle que soit son Église, cette période est en tout cas propice à la réflexion et au retour vers l'autre. Un moment idéal pour se défaire de ses préjugés et de se mettre à lutter contre la haine qui est en train de gangrener l'ensemble de la planète.



Frédéric ANTOINE,
Rédacteur en chef du magazine *L'appel*

Sommaire

a Actuel

Édito

Comme une odeur de haine **2**

À la une

Faire face aux violences du quotidien **4**

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand **7**

Signe

Quel sort pour les paysans brésiliens ? **8**

Olivier Lefebvre, de la finance à la permaculture **10**



Gestes agressifs : une banalisation inquiétante

v Vécu

Vivre

Être spectateur, ça s'apprend avec ékla **12**

Penser

Éloge de l'ordinaire **14**

Voir

Des frigos solidaires hélas très utiles **15**

Rencontrer

Jacques Liesenborghs : « Il faut s'indigner et aussi se mobiliser » **18**



Des produits frais pour aider les plus démunis.

s Spirituel

Parole

Prolonger un vieux garçon ? **21**

Nourrir

Hymne à la joie **22**

Lectures spirituelles **23**

Croire ou ne pas croire

Esther, une héroïne universelle **24**

La migration comme événement fondateur de l'islam **25**

Corps et âmes

Faut-il encore être fidèle ? **26**



La monogamie est-elle toujours de mise ?



Faire revivre les personnages de chez Dupuis.

c Culturel

Découvrir

Myriam Leroy : le réel comme terrain d'observation **28**

Médi@s

L'info des jeunes passée au détecteur **30**

Toile

N'aie pas peur d'aimer ! **32**

Accroche

Les héros BD à la fête **34**

Pages

La vérité n'appartient à personne **36**

Petits à lire **37**

Notebook & courrier **38**



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditrice responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERTHIN,
Jacques BRIARD, Dominique
COSTERMANS, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE, Christian
MERVILLE, Gabriel RINGLET, Cathy
VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique
HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham Abdel GAWAD, Floriane
CHINSKY, et Armand VEILLEUX.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Présidente du Conseil : Florence
VANDERSTICHELEN

Production – Finition
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Michel PAQUOT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 40 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Michel PAQUOT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
✉ secretariat@magazine-appel.be



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles



La violence semble toujours plus présente dans la vie quotidienne. Et, de plus en plus souvent, elle passe par le langage. Elle est généralement le reflet d'un mal-être qui n'a pas trouvé d'autres moyens pour s'exprimer. Comment en sortir ? Par l'éducation et le dialogue. De plus en plus d'initiatives sont ainsi mises sur pied.

Le pouvoir nocif des mots, et bien davantage...

FAIRE FACE AUX VIOLENCES DU QUOTIDIEN

Michel PAQUOT

« **M**ettons la violence hors-jeu ! » Derrière ce mot d'ordre, l'ACFF (Association des Clubs francophones de football) a lancé, début février, un plan d'action de lutte contre la violence dans le football amateur en Fédération Wallonie-Bruxelles. Lors de rencontres, il n'est en effet pas rare que des arbitres soient pris à partie, parfois rudement, par des supporters ou des joueurs. S'adressant tant aux dirigeants, arbitres ou joueurs que bénévoles et parents, cette campagne vise à « sensibiliser, prévenir et sanctionner les actes de violence sur le long terme ». D'un autre côté, pour la fédération de tennis, Karim Pont développe le projet *Score* reposant sur cinq piliers : le social, le comportement, l'ouverture, le respect et l'environnement. Ces initiatives s'inscrivent plus globalement dans une prise de conscience du gouvernement de la Fédération wallonne qui, fin 2022, a débloqué une enveloppe de quatre cent mille euros pour lutter contre la violence dans le sport.

CHANTS RACISTES

Banderole insultante brandie dans une tribune, injures racistes, cris d'animaux et aussi fumigènes ou jets de projectiles : la violence s'invite trop souvent dans les stades de foot professionnels. « Quand je jouais dans les années 80, se souvient Frédéric Waseige, qui a foulé les terrains de foot pendant une vingtaine d'années avant de devenir consultant, j'entendais déjà "Walen ratten" (les Wallons sont des rats), et cela n'a pas changé. La violence dans les stades n'est que le reflet de celle dans la société. Elle concerne une minorité de supporters, je la mets sur le compte de la bêtise, car le foot, comme le sport en général, reste une merveilleuse école contre le racisme, favorisant la tolérance, le respect et la connaissance de l'autre. L'une des solutions est l'éducation. Même si certains vous diront que cela fait partie du jeu, pour déstabiliser les joueurs, voire les arbitres. Je pense au contraire qu'il faut être radical et que, face aux chants racistes, l'équipe devrait sortir du terrain. On a besoin d'une conscience collective, mais tout le monde fait l'autruche. Du côté de Bruges, des supporters ont été filmés entonnant de tels chants et il n'y a eu aucune suite judiciaire. »

« Nous visons la prévention spécifique vis-à-vis de telle ou telle forme de violence, nous ne sommes pas dans le thérapeutique. »

mais tout le monde fait l'autruche. Du côté de Bruges, des supporters ont été filmés entonnant de tels chants et il n'y a eu aucune suite judiciaire. »

L'ancien international belge Thomas Chatelle est à l'origine du projet *Parents Fair Play*. Pour lui, arrêter un match quelques minutes en cas d'incidents ne sert à rien. La solution passe par l'éducation des spectateurs. « Même si ça pa-

raît naïf, déclarait-il à la RTBF, même si c'est du long terme, il ne faut pas abandonner la prévention. Ce qui est difficile, c'est de prôner le fair-play dans les petits clubs amateurs et puis de voir les gens balancer des bières lors de matchs pros à la télé. »

UTOPIE CHRÉTIENNE

« La violence se trouve toujours au cœur des relations entre humains, observe Philippe Breton, chercheur dans le domaine de l'information et de la communication. Et cette violence, comme on le dit parfois de manière imagée, "pourrait" la vie au quotidien », touchant quasiment tous les secteurs de l'existence. Car, même devenues largement individualistes, « nos sociétés n'en sont pas moins des sociétés où nous restons très interdépendants les uns des autres ». « Tout se passe, trop souvent, comme si nous ne savions pas vraiment comment faire avec les autres, comment vivre avec eux, et que nous vivions dans une sorte de "peur des autres" permanente », constate l'universitaire, convaincu que de nombreuses situations d'agressivité peuvent se dénouer par le dialogue. Il rappelle aussi que, tout au long de l'Histoire, les sociétés ont tenté de diminuer la violence dans la vie sociale. Et que le christianisme « a été une des premières utopies à prendre à bras-le-corps ce problème, proposant de mettre l'amour au cœur des relations entre les hommes ».

Nicolas Caillot, ancien coordinateur du Mouvement pour une Alternative Non Violente, va dans le même sens lorsqu'il remarque que « la violence apparaît comme la seule possibilité de réaction pour des personnes qui l'utilisent alors comme forme d'expression parce qu'elles disposent généralement de peu d'autres moyens ». Prenant ses racines « dans une souffrance, une blessure, elle peut être une réaction impulsive à quelque chose qui fait mal, qui touche – une parole, un acte – sans se préoccuper de l'effet produit ».

DIALOGUE ET PARTAGE

« Maintenir un climat de paix, notamment par le dialogue » est la mission que s'est fixée l'Université de Paix, organisation de jeunesse basée à Namur. « Nous avons trois pôles, développe Isabelle Brouillard, sa secrétaire générale. L'un est dirigé vers les enfants dès leur plus jeune âge. Les professionnels qui en ont la charge sont outillés pour l'éducation à la relation et la gestion des conflits. Le second concerne les ados et le troisième tous les professionnels intersecteurs formés pour prévenir et gérer les violences, et favoriser les relations, le bien-être au travail, etc. Notre axe stratégique vise à fournir à tous, y compris aux parents, les mêmes outils de compréhension, de communication, de gestion du vivre-ensemble autour du conflit. Nous développons une approche qui intègre tous les acteurs qui travaillent avec des jeunes. »

L'organisation coopère avec les écoles principalement sur les problématiques du harcèlement et de la radicalisation. « *Nous visons la prévention spécifique vis-à-vis de telle ou telle forme de violence, nous ne sommes pas dans le thérapeutique, insiste sa responsable. Tous nos programmes entendent donner des éléments de compréhension de ce qui est à la base du conflit qui, non géré, peut générer différentes formes de violence. Ils se veulent très pratiques, nous partons de situations concrètes. Élaborés à partir d'expériences de terrain, ils permettent ainsi de mieux les aborder et les comprendre. Cela passe à la base par la gestion des émotions et par la communication. Nous sommes inspirés par la Communication Non Violente, tout en travaillant sur des approches plus psychologiques ou sociologiques.* »

L'université de Paix intervient sur le long terme, ses programmes durent deux ans au minimum. La communauté éducative doit dès lors se les approprier et se mobiliser pour qu'ils concernent tous les cours et non un seul. « *Permettre aux enfants de développer leurs compétences émotionnelles et leur habileté sociale a en effet un impact sur leur adhésion au projet scolaire, remarque Isabelle Brouillard. Nous formons les professeurs, nous mettons en place des conférences et nous intervenons directement dans les classes. Nous veillons toujours à ce qu'il y ait un suivi, c'est véritablement un travail de fond.* »

AGRESSIONS VERBALES

La violence passe de plus en plus par le langage, observe encore Philippe Breton qui constate une prédominance des agressions verbales. « *Elles visent à atteindre l'autre dans son identité plutôt qu'à la détruire physiquement et utilisent pour cela les mots comme vecteurs de la violence.* » Les réseaux sociaux, avec leur anonymat et leur puissance virale, sont, à juste titre, pointés du doigt. « *Ils sont devenus une arène où le débat est remplacé par le combat, se désole le journaliste Jean Birnbaum, chacun craignant de rencontrer un contradicteur, préfère traquer cent ennemis.* » Dès lors, tous les coups sont permis, même les plus violents, les plus

insidieux pour abattre l'autre, ternir son image, le délégitimer, nuire à sa réputation.

Ces réseaux « sans visage » autorisent à « *retirer le filtre de la bienséance qui prédomine en société pour laisser place au pire de nous-mêmes* », écrit sur son blog Delphine Jouenne, spécialiste en sémantique. Selon elle, « *les règles du jeu semblent aujourd'hui compromises pour les réseaux sociaux mettant à mal le consensus, pourtant nécessaire à la vie en société* ». Elle note que la polémique, qu'elle qualifie de « *violence métaphorique* », est « *devenue une guerre, celle des mots dont on refuse de prendre conscience, celle du mépris constant* ». Mais, s'interroge-t-elle, « *au regard des réactions sur les réseaux et de la violence de leur contenu, peut-on encore parler de polémique ? Mise à mort verbale en un temps record, seules les insultes ont droit de vie* ».

« La violence peut aussi s'infiltrer dans le quotidien de manière subtile, par des petites manipulations ou des petites phrases assassines. »

« *Les gens voient souvent des choses énormes dans la violence, mais celle-ci peut aussi s'infiltrer dans le quotidien de manière subtile, par des petites manipulations ou des petites phrases assassines, analysait de son côté le psychiatre et psychothérapeute Olivier Spinnler sur capitalsanté.fr. Elle peut toucher aussi bien le couple, la famille, le monde professionnel ou encore les groupes associatifs. Il y a toutes sortes de comportements et de paroles nuisibles. On peut les appeler des toxiques relationnels. Cela peut prendre la forme de cris, d'insultes, de moqueries, mais aussi de reproches déguisés, de sous-entendus, de silences...* » Comment contrer la violence ? « *Plus on prend les problèmes tôt, mieux c'est. Une fois qu'on l'a repérée, il faut arrêter de la tolérer. Il y a souvent de la violence parce que les gens ne savent pas se faire entendre autrement. Mais à tout âge, on peut apprendre à exprimer ses envies et ses besoins de manière non violente.* » ■

« À L'HÔPITAL, C'EST LE STRESS QUI GÉNÈRE LA VIOLENCE »

Infirmière depuis vingt-cinq ans, Anne-Sophie travaille dans un grand hôpital du Hainaut en coronarographie, l'analyse des artères du cœur. « *Aujourd'hui, les gens sont très stressés, les patients comme les familles. Faute de place et de personnel, les hospitalisations sont en effet beaucoup plus courtes, les patients sont moins bien préparés et sont projetés dans un environnement qu'ils ne connaissent pas. Ils entrent à 7h, sans savoir où ils doivent se rendre. Ils sont pris en charge très rapidement, les infirmières ont à peine le temps de leur expliquer comment cela va se passer. Ils sont opérés à 9h et, à 17h, à peine réveillés, ils sont mis dehors. Arrivés stressés, ils repartent dans le même état, sans avoir toujours bien compris les informations qui leur ont été données. Quelqu'un de 80-90 ans n'est en effet pas à même de gérer ce type de situation. Il rentre chez lui le soir et est tout perdu. Ce stress se traduit alors très fréquemment par de l'agressivité. Les familles ne comprennent pas pourquoi tout va si vite, pourquoi on leur fournit moins d'explications. Elles appellent au téléphone, crient en*

disant qu'ils ne sont pas informés, etc. Face à ces violences verbales, nous devons rester sereines et rassurer les patients dans le temps qui nous est imparti. »

« *Auparavant, il y avait moins d'agressivité, se souvient-elle. Les patients restaient trois-quatre jours. Ils étaient préparés pendant une matinée au moins, l'intervention avait lieu le lendemain. Ils avaient le temps de s'habituer à leur entourage, à la manière dont fonctionnait l'hôpital. Les médecins passaient deux-trois jours après. Et quand ils recevaient les informations de sortie, ils étaient tout à fait à même de les comprendre. Aujourd'hui, tout va trop vite, on est moins dans la communication alors qu'on a plein d'outils de communication. Et je ne pense pas que les choses vont s'améliorer. Les secrétaires vont par exemple être remplacées par des machines avec des QR codes. Les tensions vont alors se développer avec des gens qui ne pourront plus avoir des infos à leur arrivée. On va vers moins d'humanité.* » (M.P.)

La griffe de Cécile Bertrand



INDICES

CENTENAIRE.

Elle s'appelle "Union et Orientation de Promotion Chrétienne". Mais, à Bruxelles, tout le monde la connaît comme l'UOPC, librairie catholique indépendante de référence, située à Auderghem, près du métro. Cette institution fête ses cent ans. Créée à Ixelles par un imprimeur d'images pieuses en 1932, des générations de catholiques ont fréquenté ses locaux chaussée de Wavre, avant son dernier déménagement en 2007.

DÉVASTÉ.

Les autorités brésiliennes ont ouvert une enquête pour « génocide » après la publication d'informations sur la mort en 2022, pendant le mandat de Jair Bolsonaro, d'une centaine d'enfants de moins de 5 ans, dans le territoire indigène yanomami, envahi et dominé par les opailleurs.



DISCUTABLE.

La veillée de prières pour le cardinal George Pell, organisée en présence de son cercueil, n'a pas été appréciée par les victimes de violences sexuelles. Aussi critiqué pour ses positions sur l'avortement et le mariage entre personnes de même sexe, il avait été condamné en 2019 pour agression de deux enfants de chœur, mais relaxé en appel en 2020.

REFUSÉ.

À la suite du départ des Carmélites de la localité, le conseil paroissial, le conseil de fabrique et des fidèles de Florefe ont demandé à l'évêché de Namur de pouvoir utiliser une chapelle plus accessible que leur église, ainsi que le bâtiment voisin. Cela ne leur a pas été permis, du fait de la mise en vente des lieux. Cette décision passe mal en ces temps d'invitations à s'engager "en Église" sur le chemin de la synodalité.

À l'occasion du "Carême de partage"

QUEL SORT POUR LES PAYSANS BRÉSILIENS ?

Jacques BRIARD

Trois partenaires d'Entraide et Fraternité sont ce mois-ci en Belgique afin de faire connaître la dure lutte pour l'accès à la terre menée dans le plus grand pays d'Amérique du Sud.

« **A**u Brésil, la lutte pour la terre, c'est la joie ! » Cette affirmation, apparemment paradoxale, représente bien la situation que l'on vit-là, estime Laurie Khorchi. Celle-ci est la référente pour l'agroécologie à Entraide et Fraternité, l'ONG organisatrice des Carêmes de Partage, et y est chargée des partenariats pour le Brésil et Haïti. Pour elle, difficile de compter le nombre de défis encore à relever au Brésil après la courte victoire de Lula sur son prédécesseur d'extrême droite Jair Bolsonaro, qui compte encore de nombreux partisans.

POIDS DES GRANDS PROPRIÉTAIRES

Un de ces défis concerne tout particulièrement l'accès aux terres, puisque 45% de celles-ci sont dans les mains de grands propriétaires et d'entreprises étrangères. Les principales victimes de cette situation sont les populations de l'Amazonie (un des poumons de la planète, comme l'a rappelé le pape François) et de nombreuses communautés indiennes, dont les Yanomamis de l'État de Roraima (nord du pays). Mais il y a aussi les habitants d'autres régions, et tous ceux qui sont contraints de gagner les favelas des grandes villes. « *Toutes les inégalités d'accès à la terre remontent aux capitaineries du temps de la colonisation portugaise* », précise Laurie Khorchi. Et celle-ci d'énumérer la loi de la terre de 1850, l'abolition de l'esclavage en 1884, la révolution verte des années 1960 et la légalisation des accaparements de terres.

Ce mode d'exploitation des terres brésiliennes y explique l'importance du secteur agro-industriel, dont 80% des productions sont destinées aux exportations, et qui mène une politique expansionniste. L'agriculture familiale, elle, ne bénéficie que de très peu de terres et de moyens de la part de l'État. La régulation foncière dépend dès lors des mouvements sociaux, qui favorisent les occupations et les rachats des terres. Mais, suite aux répressions développées par Bolsonaro, celles-ci ont fortement diminué. Que pourra faire Lula pour la réforme agraire, à côté des urgences liées au retour de la pauvreté, au combat contre la faim ou aux mesures à prendre vis-à-vis des investisseurs étran-

gers ? Ou encore face aux négociations relatives au traité entre l'Union européenne et les pays du Mercosur (Brésil, Argentine, Uruguay et Paraguay), dont la ratification entraînerait toujours plus de déforestations, d'accaparements de terres et d'atteintes aux droits humains ?

ACTEURS INDISPENSABLES

Dans ce contexte, il est très important que des mouvements sociaux promouvant l'agriculture familiale et l'agroécologie existent et se développent. L'un d'eux se situe dans le centre du pays. C'est la Commission Pastorale de la Terre (CPT) du diocèse de Goiás, liée à celle de la Conférence nationale des évêques du Brésil, qui est composée de prêtres, religieux, religieuses et agents pastoraux. Elle soutient les paysannes et paysans par des formations en agroécologie et des conseils, notamment juridiques. Entraide et Fraternité lui apporte un appui depuis les années 80, quand dom Tomas Balduino était évêque de ce diocèse et défenseur des indigènes et des paysans. Tout comme le sera son successeur belgo-brésilien, Mgr Eugène Rixen. Lors de sa venue en Belgique, en ce mois de mars, son délégué montrera que, « *au Brésil, il y a des ponts à reconstruire et des mouvements à renforcer face à la montée du fascisme, avec un rôle à jouer par l'Église* ».

Revenant d'une récente visite aux partenaires brésiliens d'Entraide et Fraternité, Quentin Hayois, directeur du département Éducation, retient « *l'importance qu'ils accordent à la dimension collective, à la place de la femme, à l'attention à l'autre, au respect des droits humains et à la solidarité développés par les communautés locales* ». L'équipe de l'ONG relève également « *une très belle lutte pour la vie et le respect du vivant* » qui concerne le partenaire le plus récent, Agro é Fogo. Créé à la suite des incendies criminels causés par l'agro-industrie sous la présidence de Bolsonaro, il regroupe plus de trente organisations, mouvements, pastorales et des universitaires de l'Amazonie, du Cerrado et du Pantanal. Deux femmes viendront témoigner à Bruxelles et en Wallonie des appuis apportés aux courageuses communautés paysannes.

INDICES

AGRANDIE.

La population belge compte 11 584 000 personnes. L'augmentation est de 104 000 habitants en 2022, à la suite de l'accueil de 63 000 réfugiés ukrainiens qui ont obtenu une attestation de protection temporaire.

DISPARU.

La brasserie de l'abbaye d'Achel a perdu le label *Authentic Trappist Product* (ATP). Pour y avoir droit, le brassage doit se faire par ou sous la supervision des moines. En Belgique, il reste cinq abbayes trappistes (Chimay, Orval, Rochefort, Westmalle et Westvleteren), comptant une centaine de moines, souvent octogénaires.



PROTÉGÉ.

Un manuel confidentiel destiné à défendre les lieux de culte a été diffusé aux membres du Conseil du dialogue, l'organe consultatif belge des représentants des religions et conceptions philosophiques. En 2021, 422 actes de vandalisme et 786 vols ont eu lieu dans des endroits de culte. Le manuel fournit une série de recommandations afin de mieux les protéger.

CONTESTÉE.

Alors que se multiplient des demandes d'aides humanitaires, des ONG de développement connaissent des diminutions de rentrées de fonds, si bien qu'elles font, par téléphone, des appels aux dons auprès de leurs sympathisants. Cette pratique a suscité des critiques chez ceux-ci.



© Entraide et Fraternité

MENACÉS.

Ces paysans voient leurs plantations mises en danger par l'extension d'une mine.

NOMBREUX PARTENAIRES

Les appuis d'Entraide et Fraternité à des communautés pauvres du Brésil remontent à la fin des années 60. Ils ont rapidement suivi ses premiers soutiens aux habitants d'Afrique centrale, région privilégiée pour des raisons historiques bien connues. Ils se sont développés grâce aux relations nouées par les chargés de projets successifs, à commencer par la Brésilienne Yolanda Thomé-Bettencourt arrivée en Belgique durant la dictature militaire, ou par Paul Rixen, qui a collaboré sur place avec son oncle évêque. L'ONG a bénéficié d'apports de nombreux partenaires, comme les membres de la CPT, le cardinal Arns et des évêques proches des théologues et théologiens de

la libération, les militants du Mouvement des Sans Terre (MST), le Centre d'action communautaire (CEDAC) à Rio de Janeiro, des syndicalistes, etc. En suivant des Communautés ecclésiales de base du Brésil et d'ailleurs, Entraide et Fraternité et Action Vivre Ensemble ont pratiqué en leur sein un plus grand partage du pouvoir, du savoir et de l'avoir (au niveau des salaires) lors des deux dernières décennies du siècle précédent.

Cet héritage et la visite de partenaires marquent le bien nommé "Carême de Partage", avec des collectes souhaitées dans les communautés chrétiennes les 18 et 19 mars et 1 et 2 avril, complétées par un magazine de campagne, des analyses documentées et des pistes de célébrations

avec « *pieds sur terre au Brésil* ». Celles-ci contiennent un poster réalisé par une artiste du pays et de fortes paroles d'Église, dont celles de sœur Ivone Gebara, de Sao Paulo et de Mgr Rixen. Prolongeant ces contributions, l'évêque émérite de Goiás a confirmé qu'« *au Brésil, les intérêts économiques sont plus importants que les vies humaines, surtout celles de pauvres* ». Tout en se réjouissant « *que l'Église et le gouvernement de Lula aient pris la défense des Indiens* ». De son côté, sœur Ivone Gebara a redit compter sur l'amitié, le travail et la prière des équipes et sympathisants d'Entraide et Fraternité « *pour que notre planète puisse continuer à être lieu de vie pour toutes et tous* ». ■

entraide.be

UN THÉOLOGIE PROPHÉTIQUE

En Belgique, on ne peut plus parler du Brésil sans évoquer la personnalité de l'abbé Joseph Comblin, qui a longtemps servi les plus pauvres ainsi que l'Église d'Amérique du Sud. Il a été particulièrement présent aux côtés de dom Helder Camara, archevêque de Recife et porte-parole des sans voix de son pays. Né à Saint-Gilles le 22 mars 1923, il aurait eu cent ans ce mois-ci (voir aussi : la rubrique "Nourrir" dans ce numéro).

La reconversion d'un économiste

Jacques BRIARD

OLIVIER LEFEBVRE, **DE LA FINANCE** *À LA PERMACULTURE*

En tant qu'économiste, Olivier Lefebvre a accumulé pas mal d'expériences importantes dans le monde des affaires privées et publiques. Avant de se tourner, avec son épouse juriste, vers la promotion de projets liés à l'agroécologie dans le Condroz et à Waterloo.

Namurois « fier de l'être avec un arrière-grand-père de Gesves », Olivier Lefebvre est passé par le scoutisme lors des changements pédagogiques d'après Mai 68, avant d'entamer des études en économie aux Facultés Notre-Dame de la Paix. Un cursus qu'il a poursuivi à l'Université catholique de Louvain, puis enrichi par un *master* aux États-Unis et un doctorat en sciences économiques à l'UCL. Après avoir partagé ses activités entre l'université et le monde bancaire, il a collaboré durant six ans avec Philippe Maystadt. Celui-ci avait accroché au mur de son cabinet de la rue de la Loi une pièce d'un grand puzzle qui lui avait été remise à Floreffe, au cours d'une campagne pour l'annulation de dettes de pays en développement. Comme conseiller puis chef de cabinet de ce ministre des finances social-démocrate, il avait notamment, à son agenda, les réformes à accomplir sur le marché financier belge et la modernisation de la dette publique de la Belgique. Cette fonction l'a conduit à s'engager à un autre niveau. Il est ainsi devenu directeur de la Bourse de Bruxelles puis, en septembre 2000, cofondateur de Euronext, afin de « rapprocher au plan boursier Bruxelles de Paris et d'Amsterdam, comme cela est toujours le cas ». Il en a démissionné en 2007, attiré par de nouveaux centres d'intérêt.

CONVERSIONS SUCCESSIVES

Tout en restant un économiste soucieux d'efficacité et de bonne gouvernance, Olivier Lefebvre a connu une première conversion en visionnant *Une vérité qui dérange*, le documentaire alertant sur le changement climatique réalisé par l'ancien vice-président américain Al Gore. Il s'est alors intéressé aux rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC). Sa deuxième conversion, décisive, est liée à un autre film : *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent, où sont présentés de multiples expériences alternatives menées dans plusieurs pays et continents. L'une d'entre elles concerne la ferme du Bec-Hellouin, en Normandie, où l'on pratique

la permaculture, et où il décidera d'aller s'y former avec son épouse, Anne-Sophie Pijcke.

Ces documentaires l'amènent à constater qu'à force d'avoir voulu être efficace à court terme, le système économique est devenu moins durable, car trop extractif de valeurs aux dépens de l'environnement. « En d'autres termes, déplore-t-il, notre apparente prospérité actuelle est de plus en plus 'à crédit' sur celles des générations futures et sur leur niveau de vie. »

La caricature de cette dérive est, à ses yeux, le mode agroalimentaire qui applique à l'agriculture ce qui a été mené avec succès dans l'industrie : les effets de tailles impliquent une spécialisation des activités et une standardisation des produits, ainsi que l'intensification du capital.

Or on est là sur du vivant, en interface avec la nature, et le résultat de cette agriculture industrielle visant à produire à moindres coûts entraîne un effondrement de la qualité des sols, de la biodiversité, etc. Ce modèle est aussi non durable économiquement et socialement. Il a structurellement appauvri les producteurs, puisque tous les gains réa-

lisés par les agriculteurs ont été « captés » par leurs clients (l'agro-industrie et la grande distribution), par leurs fournisseurs d'intrants et d'équipements et par les banquiers, vu la charge croissante des investissements.

DE MULTIPLES ENJEUX

De cette situation découle une consommation qui n'apporte pas le bonheur. Elle cause des problèmes de santé publique et n'est pas tenable, surtout pour les générations futures. Alors que l'agroécologie, agriculture sur sol vivant et riche en micro-organismes, est à l'image de ce qui se passe au niveau des intestins, et combine les enjeux sociétaux, sociaux et environnementaux. « Elle n'érode pas l'environnement, mais l'améliore, remarque l'économiste. Elle libère le producteur de la plupart de ses intrants et produit des aliments goûteux et pleins de nutriments. »

En compagnie de son épouse, Olivier Lefebvre s'est ainsi lancé, il y a trois ans, dans la permaculture sur deux implantations distinctes : à La Préale, une ferme avec bâtiments et terrains à Achet (Hamois), un village du Condroz namurois, et à Waterloo, à la ferme de La Papelotte. Ils se sont donné cinq ans pour prouver que la terre et l'environnement détiennent des dimensions sociales précieuses, que leur démarche est durable et rapproche de l'essentiel. À Achet, de nouveaux projets se sont ajoutés à l'agroécologie : une boulangerie, un gîte, des vignes, un verger, une coopérative et une halle comme lieux de socialisation, qui intéressent visiblement déjà la centaine de familles venues sur place.

LE POLITIQUE À LA TRAÎNE

Avec Perma-Projects, le couple s'est aussi donné pour objectif de soutenir tous ceux et celles, dont des jeunes, qui voudraient se lancer dans ce type de démarches. Et cela, à travers la mise à disposition d'infrastructures, de supports humains et techniques ainsi que de services aux plans comptable, financier, juridique, administratif, commercial, etc. À la question de savoir si les décideurs politiques, économiques, financiers et sociaux pourraient s'engager dans de telles voies, Olivier Lefebvre, qui connaît bien ces milieux, apporte une réponse à la fois positive et nuancée : « Il est clair que ces décideurs doivent désormais tenir compte du fait que beaucoup d'initiatives citoyennes et locales expérimentent des alternatives, mais également que les entreprises, y compris les plus grandes, réinventent leurs métiers. Par ailleurs, beaucoup de choses se passent au niveau réglementaire européen et sont ignorées du grand public. »

« Des propositions sont faites qui peuvent avoir des impacts sur les entreprises. Comme, par exemple, la réglementation bancaire liée aux risques climatiques et le devoir de vigilance des entreprises qui va augmenter leurs responsabilités sur le plan environnemental et social. Oui, il y a moyen de changer les choses parmi les citoyens et dans les entreprises. Mais c'est au niveau des politiques que cela bouge le moins vite, parce que penser à la durabilité, c'est-à-dire aux enjeux à long terme, n'est ni dans leur ADN ni dans les horizons électoraux. Aussi, je crois que l'existence de comités d'experts et de panels citoyens pourrait aider les décideurs politiques en ces domaines. » ■

Infos : permaprojects.be/

« L'agroécologie libère le producteur de la plupart de ses intrants et produit des aliments goûteux et pleins de nutriments. »



LE JEUNE PUBLIC.
L'objectif est de cheminer avec lui, en faire un acteur des spectacles présentés.

« *é*kla, en lettres minuscules, sans majuscule, parce qu'on est tous égaux. ékla c'est le mouvement. Avec ce K qui a l'air d'un danseur. Ékla, comme une interrogation, un émerveillement », commente Sarah Colasse quand on l'interroge sur le sens du nom du lieu qu'elle dirige. Franchissant la porte du bâtiment, on se laisse embarquer dans un hall où sont plantées des branches d'arbres colorées de tons pastel. Un endroit fait de coins et recoins où d'accueillants coussins et petits divans permettent de se poser, à moins de préférer prendre place sur des chaises devant des tables à hauteur d'enfants. Au mur sont accrochés des tableaux occupés par de mystérieux personnages dessinés en mouvement. Des "lampes fleurs" éclairent ce décor tout en douceur où le spectateur se retrouve, comme par enchantement, dans un sas qui le mène déjà ailleurs. Tout ici est fait pour que chacun puisse se sentir au mieux dans cet espace entre l'extérieur et le voyage intérieur que propose le théâtre.

UN LIEU ACCUEILLANT

Aujourd'hui, des petits de maternelle viennent assister au spectacle de danse *Ballon Bandit* de l'INTI Théâtre, une création de et avec Pierre-Paul Constant. Ils entrent au compte-goutte, accueillis avec beaucoup de douceur. Certains sont des habitués quand pour d'autres, c'est la première fois. Une attention est portée à tous. Ils retirent leur manteau et le rangent. Classe par classe, ils vont s'installer dans un des coins du hall. « *On aime venir ici*, confie une institutrice. *On y est bien reçus et on peut offrir à nos enfants des spectacles de qualité qui nous ont été présentés et qu'on a pu choisir au début de l'année.* »

Tout le monde est enfin arrivé, les enfants sont invités à se diriger vers la salle. Un rideau noir s'ouvre derrière lequel on aperçoit des lumières, une musique s'élève. « *Tiens, c'est David Bowie* », chuchote une enseignante. Sur la scène, le comédien est déjà là. Il écoute un disque sur une

platine. Il réagit, bouge un peu, change de place, claque des doigts. Les enfants, eux, s'installent dans les gradins. À peine assis, les voilà captivés par ce personnage qui leur lance des regards complices.

Le spectacle peut alors commencer, mais pas avant un petit mot pour rappeler les consignes. Pas besoin de demander de fermer les GSM, plutôt signaler que « *le spectacle a lieu tout prêt de vous. Vous allez pouvoir regarder le comédien et l'écouter, mais, lui aussi, va vous voir et vous entendre. A vous de bien vous installer, de vivre le spectacle et de réserver tous vos commentaires pour la fin* ». Ce moment est important car il rappelle que le spectacle auquel on va assister est vivant. Que le spectateur est, lui aussi, acteur de ce qu'il va pouvoir découvrir. Être spectateur est tout un art.

« Nous insistons fort pour que les artistes soient le plus possible connectés avec les publics auxquels ils s'adressent. »

CHEMINER AVEC UN PUBLIC

Le noir se fait dans la salle. Le comédien se lève, risque un pas de danse et se retrouve nez à nez avec un ballon gonflé à l'hélium retenu par une ficelle. Entre mime et danse, avec juste quelques mots, une histoire se déroule. Duo/duel, comme toute chorégraphie où des liens se tissent, se nouent et se dénouent. Un véritable dialogue s'installe entre ces deux "personnages", l'un fait de chair et l'autre d'air. Les petits spectateurs sont attentifs, vibrent aux péripéties de ce drôle de couple, rient et réagissent. Il ne faut pas dévoiler la fin du spectacle. Elle est féérique et transporte le public dans un ailleurs encore plus vaste, où tous les rêves de rencontres possibles sont permis. La salle se rallume. Le comédien-danseur, tout sourire, vient saluer les enfants qui l'applaudissent. Chacun ressent qu'il émerge d'une ex-

Un espace théâtral et d'éducation

ÊTRE SPECTATEUR, ÇA S'APPREND AVEC ÉKLA

Christian MERVILLE

Il est situé au cœur des infrastructures sportives de Strépy-Bracquegnies, près de La Louvière. ékla est un lieu dédié « au rapprochement entre monde de l'éducation et monde artistique en donnant à chacun la possibilité de contribuer à une société ouverte d'esprit ».

périence exceptionnelle qui va longtemps se prolonger en lui.

Pour le comédien, il s'agit aussi d'un moment magique vécu dans un endroit qui lui est cher. « Ici, s'enthousiasme-t-il, c'est magnifique parce qu'on est dans le lieu où le spectacle a été créé. On a eu accès à la salle et à tous ses équipements ainsi qu'à une aide très concrète d'ékla. Ça a aussi été l'occasion de nouer des relations avec les élèves et les enseignants qui ont pu venir au fur et à mesure de la création, à travers des bancs d'essai et des rencontres, et ainsi voir comment le spectacle fonctionnait. En plus, lors des représentations, on sent bien que les enfants ont l'habitude de venir et d'être spectateurs. »

« Pierre Paul Constant a animé des ateliers en maternelles et en crèche, renchérit Sarah Colasse. Il a donc pu cheminer avec ce public tout au long de la création de son spectacle. Un lien étroit s'est ainsi tissé entre un artiste, son

art, son monde et le public concerné. Nous insistons fort pour que les artistes soient le plus possible connectés avec les publics auxquels ils s'adressent. C'est cela qui fait que leur propos sonne au plus juste et touche autant les jeunes spectateurs. »

IMPRESSIONS DIVERSES

Les enfants sortent de la salle et rejoignent le hall d'accueil. Tout en se rhabillant, ils échangent leurs impressions. L'un a aimé le dialogue entre les deux personnages si différents, un autre a été triste lorsque le ballon a disparu, un troisième aimait bien les ombres et les lumières. Chacun ressort avec des images plein la tête et une manière nouvelle de regarder un ballon. L'institutrice propose à ses élèves de dessiner leurs impressions et d'envoyer leurs réalisations au comédien. Il a promis de répondre. En attendant, les rangs se sont reformés. Retour à l'école avec l'espoir de revenir s'émerveiller à

nouveau dans cet endroit où chacun s'est senti chez soi.

"Nous mettons tout en œuvre afin que, par tous les moyens, l'art puisse aller au plus près des jeunes, insiste Sarah Colasse. Au départ, il fallait occulter des salles de gym pour permettre à des spectacles de rencontrer leurs publics. Cette professionnalisation a permis de faire en sorte que les artistes parviennent à travailler dans les meilleures conditions et que les jeunes puissent découvrir les spectacles dans de vrais lieux de théâtre. Quand des jeunes, ne fût-ce qu'une seule fois, se retrouvent sur un plateau à jouer ou à danser, ils sentent combien cet endroit est à eux. On a alors envie de leur dire : venez créer, venez voir comment on peut s'émerveiller, partager des questions, pratiquer la poésie, ouvrir les imaginaires, parler du monde, le réécrire et le transformer. » ■

ékla, rue Saint-Julien 30A, 7110 Strépy-Bracquegnies. eklapour-tous.be/

Femmes & hommes

SALLY AZAR.

Elle est la première Palestinienne à avoir été ordonnée pasteur dans l'Église évangélique luthérienne de Jordanie et de Terre sainte.

SARA KHADEM.

« Le droit de se comporter sans nuire à autrui relève d'un besoin fondamental à notre existence », affirme cette joueuse d'échecs iranienne qui a retiré son voile lors d'un championnat du monde au Kazakhstan, en décembre 2022. « Avec le voile, je ne suis pas moi-même », dit-elle.



JUSTIN WELBY.

C'est à ce chef de l'Église anglicane que le nouveau roi d'Angleterre a confié la tâche de réconcilier Harry et Megan avec la couronne, afin qu'ils assistent à son couronnement, le 6 mai. Finalement, il n'aura convaincu que Harry...

AURÉLIEN SANIKO.

Prêtre belge d'origine camerounaise, il est devenu une vedette mondiale sur TikTok pour une chanson écrite en 2009 lorsqu'il était curé à Molenbeek. Comment te louer a été redécouverte par le réseau social en 2022, et est devenue incontournable dans les boîtes de nuit.

PETR PAVEL.

Nouveau président de Tchéquie, il a battu le populiste Andrej Babis, ami de Viktor Orban, qui avait souhaité utiliser le Petit Jésus de Prague pour convaincre les électeurs. Mais les carmes déchaussés, propriétaires de l'église où se trouve la statue, lui en avaient interdit l'accès.

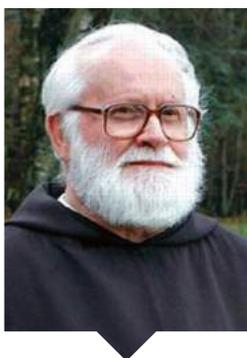
La vie de tous les jours

ÉLOGE

DE L'ORDINAIRE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Depuis quelques semaines, dans nos célébrations liturgiques, nous sommes revenus au "temps ordinaire". Ce temps a une beauté qui lui est propre.

Dans nos célébrations liturgiques, après le temps de l'Avent et celui de Noël, nous sommes revenus depuis quelques semaines à ce que les liturgistes appellent le "temps ordinaire". À vrai dire, c'est mon temps préféré. Il n'y aurait pas de solennités ou de célébrations s'il n'y avait pas un temps ordinaire. Le concept même d'une célébration, dans toutes les cultures, est d'être quelque chose qui nous sort provisoirement de l'ordinaire.

LA VIE ORDINAIRE DE JÉSUS DANS L'ÉVANGILE

Ainsi, les évangélistes commencèrent à décrire le récit de la mort et de la résurrection de Jésus, puis, pour faire comprendre la signification de cet événement, ils racontèrent les circonstances de sa naissance dans une étable au cours d'un voyage de ses parents. Ils le montrèrent aussi parcourant les villages, mangeant avec des personnes ordinaires, y compris des marginaux, parlant au peuple avec le langage imagé de la vie de tous les jours. Au début de l'Évangile, on le voit participer avec ses disciples à des noces auxquelles se trouvait aussi sa mère, Marie. Et il semble qu'on s'y soit bien amusé, au point qu'on y a manqué de vin. Cependant, on ne peut pas être en fête tous les jours. Il y a une forme d'enthousiasme liturgique qu'on peut vivre dans une réunion de prière de fin de semaine ou dans un grand congrès, mais qu'on ne saurait vivre tous les jours sans s'exposer rapidement à un épuisement émotionnel. Il faut toujours revenir au temps ordinaire.

Ainsi, même si nous vivons au quotidien avec des personnes que nous estimons et que nous aimons, nous ne leur faisons pas des fêtes tous les jours. On les célèbre lors d'un anniversaire plus important, comme, par exemple, des noces d'argent, un jubilé, quatre-vingts ou cent ans, etc. Ces célébrations nous aident à mieux nous rendre compte de ce que ces personnes sont pour nous dans la vie ordinaire de tous les jours. Il y a une dimension contemplative tout aussi grande dans la liturgie du "temps ordinaire" que dans les grands cycles de fêtes, soit de Noël, soit de Pâques. Durant ces grands cycles, qui sont beaux et riches, on rappelle les événements les plus importants de la vie du Christ et du Mystère de notre salut. On les chante, on exulte. On se concentre sur tel ou tel aspect. Mais, dans le temps ordinaire, on ne se laisse pas accaparer par un aspect particulier. On ne réfléchit pas sur telle dimension du mystère du salut. On est simplement présent, jour après jour, au mystère de la vie pris dans son ensemble.

Après le cycle festif, nous revenons donc au temps ordinaire, dont la monotonie nous permet de reprendre conscience de nos obligations, de nos épreuves, de nos limites et de la beauté de notre être créé. Dans l'adjectif "ordinaire", il y a d'ailleurs aussi la notion d'ordre, de discipline - comme la discipline de l'athlète qui refait sans cesse les mêmes exercices ou l'artiste qui doit développer et maîtriser des techniques pour rendre possible sa créativité.

L'HÉROÏSME DE TOUS LES JOURS

Il y a de l'héroïsme dans la fidélité à l'ordinaire, le héros n'étant pas celui qui fait des choses extraordinaires, mais celui qui continue de faire fidèlement les choses ordinaires, alors même que les circonstances peuvent avoir radicalement changé. Vers la fin de *La Peste*, de Camus, au moment où l'épidémie est vaincue et où l'on ouvre enfin les portes de la ville qui avait été mise en quarantaine, le docteur Rieux, qui a servi les malades durant toute cette longue période, refuse d'être considéré comme un héros. Pour lui, il n'a fait que l'ordinaire. Il est aussi ordinaire pour un médecin de soigner, dit-il, que pour un instituteur d'enseigner que deux et deux font quatre, quelles que soient les circonstances où il se trouve. Il y a dans cette fidélité à l'ordinaire une authentique forme d'héroïsme. Et c'est cette fidélité qui nous est demandée tous les jours. ■

Un soutien alimentaire pour tous

DES FRIGOS SOLIDAIRES

HÉLAS TRÈS UTILES

Textes et photos : Michel PAQUOT

Des personnes âgées, des étudiants, des femmes seules avec enfants, des hommes isolés, des réfugiés d'Ukraine ou d'ailleurs... Pour aider ceux et celles qui, faute de moyens, ont du mal à se nourrir tous les jours, des "frigos solidaires" se sont implantés ces dernières années à Bruxelles et dans plusieurs villes belges. Après avoir ouvert en 2017 à l'ULB un frigo partagé, toujours en activité, Dominique Watteyne et son association La Cagette se sont installés dans un logement social d'Ixelles où une cinquantaine de paniers sont distribués deux fois par semaine.



COLLECTE ET DISTRIBUTION.

« Nous avons des contrats avec des magasins, des restaurants, des boulangeries, raconte Dominique. On doit tout emporter sans faire un tri, avoir des boîtes isothermes et ne pas dépasser les trente minutes entre leur frigo et le nôtre. » Une quarantaine de bénévoles se partagent les vingt-six collectes organisées chaque semaine et la distribution des produits frais ou des denrées non périssables fournies plusieurs fois par an par le FEAD (Fonds européen d'aide aux plus démunis).



UN EURO SYMBOLIQUE

« On fait l'inventaire le matin de tout ce qu'on a reçu et on le divise par cinquante. On prépare alors des paniers types avec toutes sortes d'aliments. Et chacun prend ce qu'il veut. » Le bénéficiaire est invité à mettre un euro dans le pot en fer. C'est purement symbolique, mais très important pour rappeler que ce n'est pas de la mendicité, que l'on n'a rien pour rien. « Cela participe à nos frais d'électricité », commente avec le sourire la responsable.



DES LIENS AMICAUX.

Une bonne partie des bénéficiaires sont des "habités". Christine, Gisèle et Fabienne ont appris à les connaître et ont tissé les liens amicaux avec eux. À Bompà, qui vit dans un abri, il ne faut donner que des plats préparés ou cuisinés. « Tu es Jacques ou Pascal, je ne sais jamais ? », demande Dominique à l'homme qui se présente avec deux sacs. « Pascal, Jacques



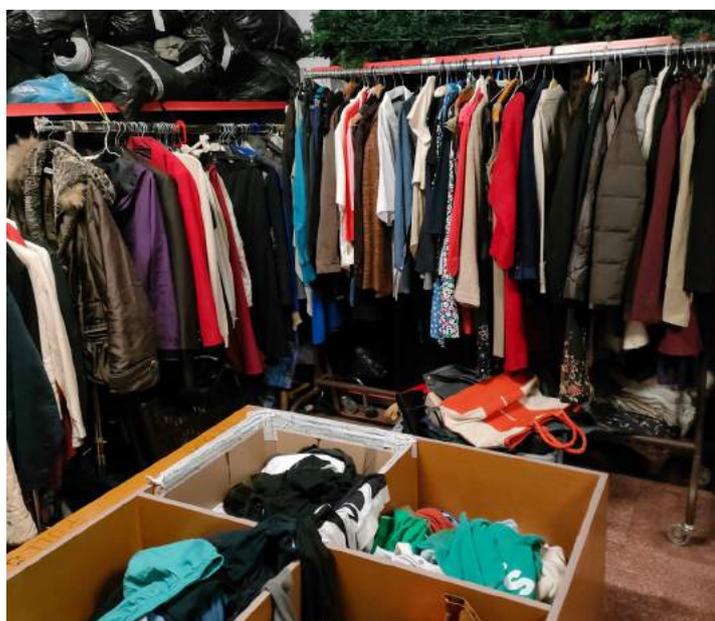
est très malade et m'a demandé de prendre son panier. » Les bénévoles dépannent d'une bouteille d'huile ou d'une boîte de haricots verts ceux qui en ont besoin. En contrepartie, des « gros bras » les aident pour transporter des cartons trop lourds ou pour déménager des palettes.



DEUXIÈME PRIX CITOYEN.

« *J'ai probablement cela dans mon ADN. Je voyais beaucoup trop de gens dans la misère et je connaissais l'indécence du gaspillage alimentaire* », explique Sandra Wauquaire, scénographe indépendante qui, en 2017, a fondé Open Free Go. Son association, qui vient de recevoir pour la deuxième fois le prix citoyen décerné par la commune d'Uccle, occupe actuellement l'ancienne gare de Calevoet, mais cherche un nouveau local car les bâtiments sont vendus. La quinzaine

de collectes effectuées dans les commerces voisins récoltent mensuellement quelque huit tonnes d'aliments distribués deux fois par semaine. Les septante bénévoles, très majoritairement des femmes, s'engagent pour quatre actions par mois à l'un ou l'autre poste. « *Mon rêve serait de créer un lieu de convivialité où chacun pourrait venir discuter autour d'un café* », anticipe Sandra.



LE CŒUR ALERTE ET ENTHOUSIASTE.

Bénévole depuis plusieurs années, Catherine est aujourd'hui au rayon friperie qui occupe un petit local jouxtant les anciens guichets. Trois vêtements pour un euro, qui dit mieux ? « *Je ne compte plus mes heures, assure-t-elle. On est très utile, cela nous permet de garder le cœur alerte et enthousiaste. Il y a beaucoup de bienveillance et de respect entre les bénévoles et les bénéficiaires avec qui on a créé des liens. C'est une très belle aventure. En 2021, on a apporté des vêtements et*



de la nourriture lors des inondations dans la région liégeoise. Tout ce qui est détresse humaine nous interpelle. » « *Vous ne pourrez pas trouver moins cher qu'ici* », s'enthousiasme Delphine derrière sa table dans une sorte de caverne d'Ali Baba où l'on trouve de tout. « *Combien pour ces rideaux ?* », s'enquiert une jeune femme. « *Deux euros, et vous avez la poussière avec.* »



Jacques Liesenborghs est décédé ce 18 février 2023 des suites d'une longue maladie. Il avait accordé à L'appel sa dernière interview le 23 janvier dernier. Voici le dernier témoignage de sa vie d'engagements multiples *pour un monde meilleur*. Après avoir été professeur puis directeur de 1970 à 1977 au Collège Cardinal Mercier de Braine l'Alleud, il s'était mobilisé pour l'éducation en milieu populaire et la lutte contre les inégalités dans l'enseignement. Il fut aussi sénateur Ecolo de 1991 à 1995 et vice-président du C.A. de la RTBF de 1999 à 2004. *Hommage et gratitude.*

Jacques LIESENBORGHS

« IL FAUT S'INDIGNER ET AUSSI SE MOBILISER »

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

— **Après avoir longtemps vécu dans le centre du pays, vous voilà depuis vingt ans dans un village en Gaume. Un besoin de prendre du recul ?**

— Mon épouse et moi habitons Wavre et nous étions en recherche d'une certaine rupture, de pouvoir revivre ailleurs. Ce qui a été très réjouissant et instructif, en s'installant ici, est de s'insérer progressivement dans un nouveau tissu rural, associatif et culturel dynamique, de créer de nouveaux liens dans un paysage pacifiant.

— **Vous avez une longue vie d'engagement dans l'enseignement, dans la vie politique et citoyenne. Elle commence dès votre parcours scolaire ?**

— Je suis né dans une famille catholique très traditionnelle de la classe moyenne, avec un père ingénieur et une mère qui n'a pas fait d'études. J'ai été élève de 1947 à 1958 chez les jésuites au collège Saint-Michel à Bruxelles. Un enseignement traditionnel qui me prédestinait presque à devenir professeur. J'étais un mauvais élève, tout en étant fervent de sports et de toutes les activités culturelles. Je n'ai pas un souvenir impérissable de cette formation, mais bien de toute la vie collective et d'engagements divers, notamment via le scoutisme. Au point de vue spirituel, on nous a surtout poussés à la pratique religieuse, à assister à des messes.

— **Vous avez connu des expériences fondatrices ?**

— Oui, j'étais vraiment en échec à Noël en quatrième et, à ce moment-là, j'ai eu un professeur qui m'a redonné confiance et m'a dit fermement : « Tu vas réussir, mais tu vas devoir bosser. » Cela m'a marqué. Ne jamais désespérer est une idée à laquelle je crois très fort. Je me suis rendu compte de l'importance des éducateurs qui vous donnent confiance. J'ai eu aussi confiance en moi parce que j'ai été amené à animer des activités parascolaires. J'ai découvert que j'avais des aptitudes dans l'animation.

« Il est important de rencontrer des éducateurs qui vous donnent confiance. »

— **À la sortie de rhétorique, en 1958, vous avez passé six mois au noviciat chez les jésuites...**

— C'est finalement un bon souvenir parce que j'ai eu un maître des novices qui a très vite senti que je n'étais pas du tout à ma place et qui m'a aidé à en sortir. J'avais dix-sept ans. C'est beaucoup trop jeune pour s'engager ainsi.

— **Vous avez alors choisi de faire des études de philosophie et lettres pour enseigner en secondaire. Vous devenez professeur au collège Cardinal Mercier à Braine-l'Alleud en 1965, puis directeur de 1970 à 1977...**

— Là, j'ai vraiment découvert un autre monde qui m'a séduit. Ce collège avait une longue tradition d'indépendance, d'originalité. Il y régnait une grande liberté de penser, un type de relations entre professeurs et avec les élèves tellement différentes de ce que j'avais connu à Saint-Michel.

— **Une époque de bouleversements avec la vague de contestation de 1968. Comment conceviez-vous alors votre métier ?**

— Au départ de façon assez traditionnelle. J'enseignais le latin, le grec, le français, l'histoire, mais il me paraissait important de proposer aussi aux élèves des activités parascolaires. J'estimais que cela faisait partie du métier d'éducateur. Le souffle de 1968 a joué très fort. J'ai été élu directeur à trente ans. L'équipe de profs assez extraordinaire et leur dynamisme ont permis de multiplier les propositions de conférences, de sorties, de partenariats, comme avec ATD Quart Monde, et toute une série d'expériences coopératives. L'ouverture était très large, ce qui m'a été reproché par certains, mais c'était intéressant. Cela bougeait tellement que, inévitablement, des oppositions sont apparues dans un certain milieu très à droite. J'étais un jeune directeur d'école et j'avais baigné dans une lecture de l'Évangile de plus en plus critique. Mais j'ai pensé que je n'allais pas passer ma vie dans ce milieu privilégié, que je devais à un moment donné être plus conséquent avec mes valeurs.

— **Vous êtes devenu alors professeur dans l'enseignement professionnel en milieu populaire, dans les Marolles à Bruxelles. Un virage radical...**

— Je passais d'un monde à un autre. Travailler dans une école professionnelle du bâtiment, avec des jeunes de quinze à dix-sept ans issus de l'immigration, très attachants, mais très directs, a été vraiment intéressant. Ils n'avaient rien appris dans les écoles. J'ai doublé cette vraie découverte de terrain d'un engagement dans l'enseignement supérieur en donnant des cours de pédagogie pour les futurs régents. Je me suis ainsi intéressé à ceux qui sont rejetés par le système et, en même temps, comme formateur, je pouvais essayer de questionner le mode traditionnel d'enseignement qui fait des ravages. En parallèle, j'ai animé une association d'éducation permanente qui portait un coup de projecteur sur les inégalités scolaires et en appelait aux hommes politiques.

— **Des victoires ont-elles été obtenues ?**

— Beaucoup de choses restent problématiques, mais, dans le contexte néolibéral, je considère comme une victoire d'avoir maintenu la question des inégalités comme une préoccupation majeure. En termes de transformation du système, de gros projets très ambitieux ont été lancés : l'enseignement rénové, les missions de l'école dans les années 80 et 90, plus récemment le Pacte pour un enseignement d'excellence... Ces énormes "bazars" ont été mis en place suite à des appels à de nombreuses organisations et

experts, mais pas assez par les forces vives de l'éducation, par les mouvements pédagogiques qui n'ont pas été suffisamment entendus. Le système, fondamentalement, n'a pas changé, même si la tuyauterie évolue. Je pense plus globalement que la société ne stimule pas assez l'éveil de l'esprit critique et la formation de citoyens actifs.

— **Vous vous êtes aussi engagé en politique...**

— Je ne faisais pas partie d'Ecolo, mais j'étais très sensibilisé à l'écologie depuis les années septante. J'étais également attentif à l'importance des questions de développement du sud de la planète. Écolo m'a invité à être animateur d'une commission enseignement en 1989. J'ai été sénateur du Brabant wallon de 1991 à 1995 et j'ai travaillé au Parlement wallon et à celui de la Communauté française. J'ai eu une vie parlementaire assez active, notamment comme président de la commission Logement et Action sociale. J'ai beaucoup appris dans une série de dossiers que je ne connaissais pas bien. J'ai découvert aussi les freins, la lenteur de notre système démocratique. J'ai ainsi compris que ce n'était pas dans le milieu politique que je souhaitais vivre toute ma vie si je voulais être cohérent avec moi-même. Ce passage a complété ma lecture du monde et de la société belge, avec finalement l'idée que le changement nécessaire ne passera pas principalement par le monde politique. Ma conviction est qu'il vient d'en bas, des équipes qui innovent, des hommes de terrain. J'ai été de plus en plus séduit par la vitalité du milieu associatif et de l'économie sociale, des forces vives qui prennent leurs affaires en main. À la fin de mon mandat parlementaire, je suis resté militant et on m'a proposé de devenir administrateur Ecolo à la RTBF.

— **Que retenez-vous de ce mandat ?**

— La diversité et la vitalité de ceux qui y travaillent. Mais je regrette le poids de l'audimat, la pression qu'il exerce sur les rédactions et le contenu des émissions. S'il y en a d'excellentes et des gens dignes d'intérêt, je souhaiterais voir privilégiée l'information sur les nombreuses nouvelles initiatives pour vivre autrement.

« Il faut investir et s'investir dans des projets de changement selon ses moyens. »

— Cela a culminé au mois de décembre dernier par ce scandale de gens à la rue, des enfants, des mères seules dans le froid. Dans le monde politique, cela ne fait que des vaguelettes. Ce n'est pas possible d'accepter cela d'un parti comme Ecolo.

— **La dignité de l'homme est le combat de toute votre vie ?**

— Oui. J'ai beaucoup aimé Stéphane Hessel et son livre *Indignez-vous !* Mais on ne peut pas en rester là, il faut s'indigner et se mobiliser aujourd'hui dans notre pays et ailleurs, contre les inégalités et pour la planète. Que faisons-nous par exemple de notre épargne ? Où va-t-elle ? La coopérative Credal, issue du milieu chrétien, fait par exemple du crédit alternatif qui sert à financer des associations, à encourager les gens à démarrer dans l'économie sociale. Elle rapporte socialement parlant. C'est ainsi qu'on peut être à côté de ceux qui ont le plus de difficultés. Autre initiative : dans le monde agricole, depuis

une dizaine d'années, la coopérative Terre en vue permet à des jeunes de se lancer dans le métier sans être propriétaire. Dans mon village, on a repris en coopérative un Proxi Delhaize qui fermait. C'est passionnant parce qu'on offre quotidiennement une autre alimentation. Ce magasin s'appelle maintenant "Cœur de Village", il est une grosse épicerie. On y vend des produits locaux et ceux d'Oxfam issus du commerce équitable, ainsi que des produits de base provenant de Colruyt. Un projet comme cela est mobilisateur car il touche la vie quotidienne, permet de s'alimenter et de consommer autrement, tout en acceptant la diversité des publics et de leurs moyens. Ce qui me motive aujourd'hui est de sentir à quel point des gens que je connais sont dans une phase de pré-capitulation et désespèrent un peu de tout. Je pense qu'il faut investir et s'investir dans des projets de changement selon ses moyens qui peuvent être de l'argent, du temps disponible, des alternatives au système.

— **On constate actuellement dans l'opinion publique un manque de confiance dans le monde politique...**

— Un grand nombre d'élus font du bon travail, mais ils sont mangés par des questions relativement périphériques ou créées par l'actualité. Ils ont le nez dans le guidon sans perspectives plus larges. Je ne suis pas du tout dans une réaction de rejet du type "tous pourris". Le niveau moyen du monde politique est correct. Mais à côté de gens vraiment bien, d'autres cumulent et s'accrochent aux avantages de la fonction. C'est un système très englobant avec lequel il est difficile pour certains de prendre de la distance.

— **Que retenez-vous de votre éducation chrétienne ?**

— J'ai pris une distance progressive, mais constante par rapport à l'Église institutionnelle. J'admire le pape François qui parvient à maintenir un discours battu en brèche un peu partout, mais la conférence épiscopale est trop silencieuse dans des tas de domaines. Je ne peux plus supporter la fermeture de l'Église et de tout le système hiérarchique à des tas de niveaux. Je suis proche de pratiques marquées par la théologie de la libération. J'admire des gens comme Don Helder Camara.

— **L'Évangile est une parole importante pour vous ?**

— Oui mais sous le mot Dieu, je ne mets pas de qualificatif, je ne sais pas, je me tais. Ce que je retiens à propos de Jésus est une parole de vie, de rupture par rapport au pouvoir en place et toute la hiérarchie de son temps. Une vie avec les plus pauvres, c'est le cœur de son message. Je suis plutôt œcuménique. Le lieu le plus important dans ma vie spirituelle a été Taizé où une vie intérieure, de silence est présente. J'y ai fait de longs séjours. J'ai vraiment pu vivre et comprendre combien il est important à certains moments de prendre de la distance, du recul.

— **Une vertu que vous appréciez ?**

— La sincérité.

— **Vous souhaitez encore dire quelque chose qui vous tient à cœur ?**

— En début d'année, nous avons envoyé une carte de vœux personnelle où est mise en évidence cette invitation : « Réveillons-nous, coopérons dans la diversité pour l'égalité. » D'autres mots qui nous parlent y figurent, comme "confiance en soi et dans les autres", "fraternité", "audace", "oser se lancer dans des innovations", "sérénité". C'est davantage en rapport avec ce que je vis pour l'instant. ■

« *Déliez-le et laissez-le aller* » (Jean 11,44)

PROLONGER

UN VIEUX GARÇON ?

Gabriel RINGLET



Bouleversé par la mort de son ami Lazare, Jésus va réveiller son corps. Mais il veut surtout réveiller l'âme de ses disciples dont la confiance est bien étroite.

À deux reprises en quelques versets, l'Évangile nous dit que Jésus « fut saisi d'émotion et bouleversé ». Une expression que différents traducteurs vont rendre plus concrète encore. Chouraqui, par exemple, écrit que « Jésus frémit sous le souffle et se trouble en lui-même ». Pour Frédéric Boyer, « il est révolté tout au fond de son être et choqué ». Il a « la gorge serrée », propose la Bible Bayard. Mais c'est sans doute Jean Grosjean qui se tient au plus proche du physiologique en traduisant ainsi le verset 33 : « Quand Jésus vit que Marie se lamentait et que les Juifs qui l'accompagnaient se lamentaient, il a eu le souffle rauque et il s'est troublé. »

Un souffle rauque, comme si sa gorge bruissait d'un son inarticulé, d'un sanglot saccadé qui peine à s'exprimer. Il est rare que l'Évangile décrive ainsi l'émotion de Jésus. Et même son deuil. Car lui qui, tout au long de sa vie publique, part à la rencontre de nos blessures et de nos séparations, le voici lui-même en deuil. C'est la première fois que Jésus pleure un défunt, commente Grosjean. Et nous sommes appelés à partager la peine de Dieu, lui qui accompagne si souvent la nôtre.

« IL SENT DÉJÀ ! »

Quand il arrive au tombeau, Jésus a de nouveau le souffle rauque. Des corps sans vie, il en a vu et il en a relevé. La petite fille d'un chef de synagogue par exemple. Mais ici, devant une grotte fermée par une pierre, quel est le sens ? D'ailleurs, quand il invite à faire rouler la pierre, Marthe, la sœur du défunt, s'écrie, spontanée et réaliste : « Seigneur, il sent

déjà ; ça fait quatre jours qu'il est là. » C'est une folie et c'est surtout malsain d'approcher un cadavre en décomposition. À quoi Jésus répond : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » Si tu crois, si tu te fies. La grande affaire de la résurrection, ce n'est pas la réanimation d'un cadavre, mais la confiance dans une parole qui ouvre à un au-delà. Et à un au-delà, maintenant. Avec l'Évangile, l'éternité est à notre porte, mais il faut « se fier ».

CADAVRE AMBULANT

On enlève donc la pierre... Alors « Jésus crie très fort : Lazare, viens dehors ! » Pourquoi très fort ? Parce que Lazare est loin et qu'il risque de ne pas entendre ? Très loin parce que la tombe est profonde ou très loin parce que la résurrection est un grand voyage intérieur ? Toujours est-il que « le mort sortit ». Et dans quel état ! Véritable cadavre ambulante, il sent la terre froide, l'huile rance, la pourriture. Il pue la mort comme ce n'est pas permis. Jésus remet sur pied un déchet que les siens ne reconnaissent pas dans ce piteux état. Pas étonnant que Lazare ne soit pas disposé à rendre grâce.

C'est ici, peut-être, le tournant. La vedette, ce n'est pas Lazare, le revenant, mais Marthe la croyante, et Jésus, l'ami bouleversé. Quel intérêt pour lui de prolonger un vieux garçon et de faire survivre le vieillissement ? Jésus ne joue pas les prolongations. Il se trouble. Il frémit. Il pleure. Et, surtout, il hurle : « Viens dehors ! Sors ! Fiche le camp ! Va ! » Et ça, ce n'est pas qu'à Lazare, c'est à Marthe, à Marie et à nous que Jésus le répète : Dieu ne nous retient pas. S'il fait rouler les pierres et délie les pieds, c'est pour nous inviter à en faire autant, à rompre le pain, à répandre le parfum, à ôter les bandelettes qui nous emprisonnent et à remettre debout. Car la résurrection, c'est maintenant. Et il nous appartient de la mettre en marche. ■

En direct des Évangiles

HYMNE À LA JOIE

Jean BAUWIN



GABRIEL RINGLET.
De la blessure de l'existence,
faire une grâce.

La blessure et la grâce, ces deux thèmes que le titre du livre de Gabriel Ringlet met en avant, traversent comme un fil rouge toutes les chroniques. « *Nous sommes tous blessés par l'existence*, explique le théologien, *et la pianiste Hélène Grimaud dit que la vocation des artistes est de faire de cette blessure une grâce.* » Mais c'est aussi la vocation de chacune et chacun, ajoute-t-il aussitôt. Il évoque une tradition chez les Indiens hindouistes qui décrit la grâce comme une onde. « *C'est quoi cette longueur d'onde qui nous rejoint, qui nous habite ?* », se demande-t-il.

Pour tenter d'y répondre, Gabriel Ringlet ouvre son ouvrage par un commentaire du livre des *Lamentations*, sans doute l'un des plus grands textes poétiques jamais écrits. Il s'agit d'un

poème de protestation contre Dieu, d'une audace incroyable. Au moment où Jérusalem est assiégée par Nabuchodonosor, roi de Babylone, le poète plonge le lecteur au cœur du drame et le raconte « *d'une écriture écorchée qui saigne au fil du récit* ». Le chroniqueur fait le parallèle avec ce qui se passe aujourd'hui en Iran : « *Le clergé était aussi cinglé, il y avait aussi des assassinats, des pendaisons, des destructions et des milliers de personnes sur les routes de l'exil.* » L'auteur des *Lamentations* s'en prend donc violemment à Dieu et le traite de tous les noms. Et puis, vient ce moment de basculement où il se rend compte que les tendresses de Dieu ne sont pas finies, qu'elles sont neuves chaque matin.

UNE TENDRESSE RENOUVELÉE

« *Comme l'écrivait Jean Sullivan, c'est parfois du fond de l'abîme que peut naître l'humble joie.* » Cette onde de joie, cette grâce, Gabriel Ringlet la traque dans les blessures de l'actualité. Au fil de ses chroniques, il parcourt les Évangiles, depuis l'Annonciation jusqu'aux pèlerins d'Emmaüs. Il porte sur ces textes un regard de biais et les éclaire d'une lumière nouvelle, parfois surprenante, souvent secouante, toujours pertinente. Il relit les Évangiles des dimanches avec ses amis poètes, musiciens et artistes, comme souffleurs. Et dans différentes traductions parce que, soudain, une nouvelle tournure, une nouvelle temporalité fait parler le texte tout autrement. En étant sans cesse attentif aux mots quand ceux-ci sont polysémiques et ouvrent le sens plutôt que le racrapotent.

Il remet les faits dans leur contexte historique ainsi que dans leur perspective théologique. Il raconte, par exemple, qu'on ne peut pas comprendre le geste de Jésus à l'encontre

Dans un nouveau livre, Gabriel Ringlet rassemble soixante chroniques parues dans *L'Appel*. Entre *La blessure et la grâce*, il fissure une trame où se croisent le quotidien de l'actualité, la beauté de l'art et le souffle de l'Évangile.

des marchands du Temple si on ignore comment s'organisait son parvis, avec ses immenses greniers à sel, ses coiffeurs, ses barbiers, ses médecins spécialisés qui soignaient les prêtres. Il faut savoir comment était organisé le clergé de l'époque pour entrer dans le texte autrement.

Chacun de ses commentaires met en avant celles et ceux qui illuminent le quotidien. Ils ne font pas nécessairement la une de l'actualité, mais ils s'approchent de la blessure, l'apaisent, la pansent et, comme Jésus, ils débordent d'une tendresse toujours neuve chaque matin. Il cite ainsi Stéphanie Blanchoud, l'actrice et chanteuse belge qui invite sa maman à partager ses blessures et ses fissures, pour avancer dans la vie.

UNE FOI PLUS LÉGÈRE

Enfin, Gabriel Ringlet conclut par une réécriture poétique des Béatitudes qui décape le texte et le rend parlant pour tous, croyants ou non. Heureux sont-ils, les souffleurs de verre, les jongleurs de feu, les contemplatifs, les fraternels, les féminins et même les hérétiques. Eh oui, même ces "déviantes", ceux qui refusent de se laisser enfermer dans des normes ou dans des dogmes, heureux sont-ils, car ils « *osent une foi qui n'est pas encore dite* », une « *foi plus légère* ». Ces femmes et ces hommes qui sont en quête de nouveaux mots, de nouveaux rites, il les encourage : « *N'ayez pas peur de faire surgir du poème une parole toute jeune, et qu'elle surprenne, et qu'elle réjouisse.* » Tout un programme pour renouveler l'Église ! ■



Gabriel RINGLET, *La blessure et la grâce*, Paris, Albin Michel, 2023. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5 % = 19€. - parution 1/3/2023

Lectures spirituelles



LA BIBLE À PORTÉE DE TOUS

Pourquoi ne lirait-on pas la Bible avec toute sa richesse poétique, le souffle de son verbe, ses mythes et ses personnages qui parlent au cœur de nos vies ? Comme *L'Odyssee* ou d'autres récits fondateurs. C'est l'invitation lancée par Gérard Authelain à tout curieux, au-delà d'une démarche de foi, qui a envie de tirer profit de ces témoignages de la quête spirituelle d'hommes et de femmes qui ont fait l'expérience de l'irruption du plus grand qu'eux dans leur vie. Et c'est en musicien et en poète, en pédagogue et en théologien qu'il a écrit ce guide indispensable pour découvrir ce que ce livre a à nous dire aujourd'hui. (C.M.)

Gérard AUTHELAIN, *La Bible. Parole d'hommes*, Lyon, Éditions Peuple Libre, 2022. Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.



TERRE ANCESTRALE

L'auteur, militant de la solidarité entre les peuples et de la sauvegarde de la création, revient sur trois mois passés en 2022 dans la forêt du Gran Chaco, aux confins de l'Argentine, de la Bolivie et du Paraguay. Région où il a vécu de 1967 à 1988 avec une tribu indienne luttant pour la restitution de sa terre ancestrale et dont il partage la cosmogonie andine. Il a fait de cette expérience ce récit aux multiples facettes, nourri d'aventures pittoresques et d'un récital de la part de celui qui est aussi un musicien octogénaire aux reprises parfois inattendues, dont celle de l'Internationale comme marche nuptiale ! (J.Bd.)

Yvon SONDAG, *Retour à la Terre-Mère*. Virton, Éditions Michel frères, 2022. Prix : 22€. Pas de remise pour ce titre.



LE CLÉRICALISME EN DÉBAT

En partant de leurs divers engagements et de leur vie communautaire, des chrétiens liégeois invitent à réfléchir à l'accès aux sacrements à la suite de la réduction du nombre de prêtres. Sur une soixantaine de pages, il est question de l'efficacité du sacrement, du sacerdoce, de la place de la femme dans l'Église, des premières communautés sans prêtres, ainsi que des abus du pouvoir et du cléricalisme. Avec des apports d'historiens de l'Église ainsi que de personnalités diverses (évêque, liturgiste, canoniste, pasteur protestant, théologien). (J.Bd.)

Rendons l'Église au peuple de Dieu ! Pour en finir avec le cléricalisme, collectif, à commander à justice633@hotmail.com ou à Xavier Lambrecht, vicariat de la Santé, rue des Prémontrés 40, 4000 Liège (0475.411.948).



LA GUERRE EN QUESTION

Pourquoi la guerre ? Frédéric Gros s'empare de cette question avec son regard de philosophe. En invoquant les penseurs qui depuis toujours ont tenté d'apporter une réponse satisfaisante à cette interrogation, il aborde avec méthode et clarté toutes les facettes du sujet. Pourquoi le conflit qui se déroule en Ukraine est-il une vraie guerre ? Y en a-t-il de justes ? Quel est le rôle de l'État dans les guerres ? Pourquoi les hommes se les font-ils depuis si longtemps ? Quelles sont les raisons qui poussent les États à se la déclarer ? Tout ce cheminement pour arriver à cette question qui découle de toutes les autres : pour quelle paix les hommes se font-ils la guerre ? (C.M.)

Frédéric GROS, *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Albin Michel, 2023. Prix : 18,10€. Via *L'appel* : - 5% = 17,20€.



PRATIQUER BERGSON

« En pensant autrement, nous pourrions vivre autrement. Pour Bergson, l'intuition-conversion mettrait en effet (...) un terme à l'anxiété que génèrent les problèmes de la tradition métaphysique (...) en nous introduisant à une nouvelle forme d'absolu à valeur thérapeutique. » C'est à la démarche philosophique bergsonienne qu'initie cet ouvrage, fruit d'une épreuve personnelle de l'auteur, mais à l'accès un peu ardu. Il y décortique la pratique de l'"intuition-conversion" qui « engage le renouvellement de la connaissance qui, lui-même, agit directement dans nos existences ». Bergson confirme ainsi que la pratique philosophique est « une transformation radicale de nous-mêmes et de notre rapport au monde ». À réfléchir. (F.A.)

Manon GRIMAUD, *La conversion, vivre avec Bergson*, Paris. L'Harmattan. 2022. Prix : 17€. Via *L'appel*



DIEU EST ACTION

« Notre Dieu est un Dieu qui agit : qui libère, qui construit, qui transforme. En parlant de l'action, la théologie entre dans son vrai sujet. Elle parle de l'action de Dieu et elle parle aussi de l'action des hommes. » Ainsi parlait l'abbé Joseph Comblin, qui aurait eu cent ans ce mois-ci. Pour comprendre le rôle de l'Esprit saint dans le monde, il avait, dans cet ouvrage édité onze ans après sa mort, étudié sa place dans les grandes périodes de l'Histoire. Une lecture passionnante et toujours d'actualité qui méritait une publication posthume. (F.A.)

Joseph COMBLIN. *L'action. Théologie de l'Esprit saint*, Cahiers internationaux de théologie pratique, série Documents n°16, décembre 2022. academia.edu/95088597/Joseph_COMBLIN_Laction_Th%C3%A9ologie_de_lEsprit_Sain

Ni révoltée ni soumise...

ESTHER, UNE HÉROÏNE UNIVERSELLE

Floriane CHINSKY

Dr en Sociologie du Droit, rabbin à Judaïsme en Mouvement



Vous connaissez la fameuse blague selon laquelle toutes les fêtes juives obéissent au schéma suivant : ils ont voulu nous tuer, ils n'ont pas réussi, maintenant viens manger.

Ce script fonctionne pour PessaH (au printemps) et Soukot (en automne), qui sont ancrées dans l'histoire de la sortie de l'Égypte d'un pharaon mythique avide de détruire les Hébreux. Hanouka (en hiver) retrace les succès de la révolte des Maccabées après les infâmes décrets séleucides. Pourim, fête de la reine Esther, au mois de mars, s'inscrit dans le même type de script. Le récit biblique met en scène un roi perse – Assuérus – manipulé par un vizir imbu de pouvoir – Haman – rendu fou de jalousie par la résistance du juif Mardochée. Par vengeance, le vizir décide de tuer Mardochée et tout son peuple, mais Esther, épouse du roi et nièce de Mardochée, réussit à déjouer habilement ses desseins.

Elle est l'héroïne de cette histoire, et son livre est très particulier. Cette farce-caricature est pleine de dérision, autant que la fête qui met en scène sa lecture. Elle rappelle que la joie ultime consiste à se conserver en vie, à raconter des histoires, à organiser des festins, à partager des douceurs avec des ami-es et à être solidaire avec les personnes en difficulté. Toutes ces fêtes célèbrent une révolte contre l'oppression. Au sein de ces fêtes, Esther est exceptionnelle.

TROIS DIFFICULTÉS

Les rabbins du Talmud relèvent dans ce personnage trois difficultés. Esther accepte d'épouser un roi étranger, elle mange dans une cour qui ne respecte pas les lois alimentaires de la cacherout, elle ne s'adresse à aucune divinité. Judith, que la Bible juive n'a pas consacrée, était pourtant bien plus présentable. Le

récit hébraïque nous présente une Esther patiente, courageuse, intelligente et exigeante, sachant écouter, juger et exiger, prendre des risques et mettre au point des stratégies. Le personnage d'Esther n'est pas historique, le comportement d'Esther ne dit en réalité rien d'elle, mais dit tout de ceux qui ont écrit son livre, et qui l'ont intégré au TanaH.

L'Esther juive ne s'est pas soumise. Son alter ego grecque, dans le récit parallèle de la Septante, se soumet à la mise au pas de ses biographes. Cette version, reprise dans la bible catholique, intègre cent sept versets supplémentaires ; Esther y implore l'aide de la divinité et proclame son respect des règles traditionnelles. Esther ne figure pas dans les rouleaux de la mer Morte ; Luther a voulu exclure ce livre de la Bible protestante.

Au contraire, les sages juifs décidèrent d'intégrer l'Esther hébraïque. Le Talmud (méguila 7a) présente un récit dans lequel Esther elle-même demande aux sages de retenir son livre, ils refusent à deux reprises, et finissent par trouver une justification à son intégration. Dans un autre passage (Yoma 29a), Esther est présentée très poétiquement et très tendrement comme l'étoile du matin, qui tisse le filet de l'espérance et de la victoire.

PRESSIONS ANTISÉMITES

Si les fêtes juives sont des fêtes de résistance, Pourim en est l'archétype. Esther s'oppose non seulement aux pressions antisémites extérieures, mais également aux critiques religieuses de l'intérieur. Les sages du Talmud, en la faisant triompher, consacrent la liberté et l'initiative ; ils rejettent la censure. Esther incarne la lutte juive, la recherche d'une voie désirable qui évite à la fois les écueils de l'assimilation et de la crispation identitaire. La révolte reste à sa place, comme un acte de défense concret, sans devenir une attitude intérieure parasite. La voie souhaitée est celle où, en dépit des agressions, on peut être soi-même. Cette recherche est, depuis les Lumières, une quête universelle. Le Talmud de Jérusalem ne dit rien d'autre lorsqu'il affirme que les livres des prophètes et des écrits, à forte composante historique, disparaîtront lorsque le judaïsme et l'humanité auront accompli leur mission de paix et de justice. Au contraire, la fête d'Esther et son livre subsisteront, étant au cœur de la condition humaine. ■

Muhammad, de la Mecque vers Médine

LA MIGRATION COMME ÉVÈNEMENT FONDATEUR DE L'ISLAM

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Devant Dieu, plus de différence entre les émigrés et les locaux, entre le voisin et le frère de sang, voire entre l'esclave et l'homme libre.

C'est bien connu : le calendrier musulman diffère du calendrier commun. Outre le fait qu'il s'agisse d'un calendrier lunaire, le calendrier musulman fait démarrer son an 0 en 622 de l'ère chrétienne. Ce décalage s'explique par l'importance d'un événement marquant ayant eu lieu à cette date : l'émigration du prophète Muhammad de la Mecque vers Médine.

DES OPPOSITIONS ET DES PERSÉCUTIONS

Pour rappel, la prédication de Muhammad commence en 610 à la Mecque, alors que l'homme était âgé de quarante ans. Très rapidement, sa proposition d'alliance avec le dieu Un, seul être digne de vénération, lui vaudra de solides oppositions et des persécutions allant crescendo. D'abord protégé par la renommée de son oncle Abu Talib, Muhammad finira démuné à la mort de ce dernier. Avec l'intensification des persécutions, la seule issue possible fut l'émigration vers Médine, deuxième lieu saint de l'islam.

Bien après la mort du Prophète, le deuxième calife de l'empire musulman, Omar ibn al Khattab, prendra cet événement d'émigration comme point de départ du calendrier musulman. C'est dire l'importance symbolique de ce voyage qui arrachera Muhammad ainsi que les *Muhâjirûn* (littéralement « les émigrés ») de leur terre natale et les poussera à s'intégrer plus de trois cents kilomètres au nord, à la petite oasis de Médine, traversée alors par des conflits intertribaux sans fin.

Qu'il s'agisse de la tradition ou du Coran, les écrits musulmans se font l'écho des difficultés qu'ont rencontrées Muhammad et les *Muhâjirûn* pour s'intégrer dans cette nouvelle dynamique sociale. Ni les mœurs ni les habitudes ne semblent avoir en effet été exactement équivalent terme à termes. Prenons l'exemple du régime matrimonial. Alors que la norme à la Mecque semble avoir été la monogamie, le régime de Médine était clairement polygame. Muhammad était resté monogame durant toute la période mecquoise. Quant aux autres mecquois, par exemple ses adversaires, on parle chaque fois de *la* femme d'Abû Sufyân, *la* femme d'Abû Lahâb, etc. Il ne s'agit pas d'une preuve décisive du régime monogame à la Mecque, mais ces indices ne sauraient non plus être ignorés.

ESPACE PRIVÉ ET ESPACE PUBLIC

Toujours à Médine, le Coran se fait aussi l'écho des frictions qu'il y a pu avoir entre des Arabes nomades et des sédentaires, notamment sur les questions de distinction entre espace privé et espace public. En bref, les défis du vivre-ensemble étaient bel et bien présents, ce qui n'est pas sans nous rappeler certaines situations actuelles, preuve s'il en fallait de l'universalité de la problématique.

Ce qui a sauvé l'unité des tribus de Médine, et accessoirement ce qui a pu asseoir la légitimité de Muhammad et de ses *Muhâjirûn*, c'est l'esprit de fraternité. En ce sens, la croyance au dieu Un qui avait créé tant de tumultes à la Mecque, est devenue le moteur principal d'une nouveauté anthropologique dont peu d'historiens de l'islam ont saisi la pleine mesure. Cette nouveauté a été *la redéfinition du devoir de solidarité qui n'est plus déterminé par les liens de sang, mais par les liens de foi*. Devant Dieu, plus de différence entre les émigrés et les locaux, entre le voisin et le frère de sang, voire entre l'esclave et l'homme libre. Ceci n'est d'ailleurs pas sans rappeler Saint Paul (Ga 3, 28) : « *Il n'y a plus ni homme ni femme, ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, car vous tous ne faites qu'un dans le Christ Jésus.* » L'humanité devient une, car créée par l'Un. Là réside le pouvoir d'une foi authentique : elle transforme l'autre *face* à moi en autre avec moi. ■

La conjugalité en question

FAUT-IL ENCORE ÊTRE FIDÈLE ?

José GERARD

L'évolution culturelle et sociale pose aujourd'hui la question de la fidélité en des termes nouveaux. Quelles pistes la sociologie, la biologie ou l'anthropologie peuvent-elles tracer ?

« **L**a fidélité n'est pas plus naturelle à l'homme que la cage au tigre. » Cet aphorisme grinçant de George Bernard Shaw recouvre-t-il une réalité fondamentale : que l'homme est polygame par nature et fidèle en raison de la pression culturelle ou sociale ? Cela pourrait expliquer la multiplication et la banalisation des divorces et séparations, depuis que le poids de la morale traditionnelle s'est allégé dans les années 1970. Les causes de ruptures sont en effet très souvent liées à l'infidélité d'un des deux partenaires. Autre signe de cette évolution culturelle : il existe aujourd'hui une "journée de l'infidélité", le 24 avril, jour de la saint Fidèle. Lancée par Gleeden, « le premier site de rencontres pour personnes mariées », elle est « placée sous le signe du changement, de la surprise et de l'audace ».

FIDÉLITÉ DES FEMMES

Sur quoi repose donc l'injonction à la fidélité ? Autant les femmes sont assurées que leur progéniture est bien la leur, autant les hommes peuvent toujours en douter. *Pater semper incertus*, disait un vieil adage. C'est sans doute la raison pour laquelle, de tout temps, les hommes ont inventé toutes sortes de mécanismes, plus ou moins coercitifs, pour garantir la fidélité de leur conjointe. Les ancêtres étaient très attentifs à la pureté de la lignée, essentielle dans la transmission du patrimoine. Pas question qu'un bâtard ou un enfant "naturel" reçoive le même héritage que les rejetons légitimes et que soit ainsi dispersé, au moins pour les plus nantis, l'avoir familial. Dans la vérification de la descendance, l'époque contemporaine dispose évidemment de techniques plus performantes, comme le test ADN qui permet d'établir avec certitude un lien biologique avec un enfant. Il a été utilisé récemment en Belgique par Delphine Boël pour faire reconnaître son extraction royale, fruit de la relation extra-conjugale du Prince Albert, futur roi Albert II.

Pour Darwin, cette obsession de la filiation prend sa source dans sa théorie de l'évolution, laquelle repose sur la transmission des meilleurs gènes, afin d'améliorer l'espèce. Bien sûr, chaque mâle considère que le patrimoine génétique de sa semence est bien le meilleur et veut s'assurer qu'il est seul à en transmettre à sa partenaire. Dans la même logique, il s'autorise à en faire profiter un maximum de partenaires féminines. Voilà pourquoi, selon la théorie de l'évolution, l'obligation de la fidélité s'est surtout appliquée aux femmes, les hommes jouissant quant à eux d'une plus grande tolérance. Dans le droit

romain, par exemple, seul l'adultère féminin était réprimé par la loi. En revanche, dans l'Empire ottoman, les femmes du harem pouvaient avoir des relations entre elles ou avec les eunuques, lorsqu'ils pouvaient avoir une érection, parce que ces relations ne présentaient aucun danger de descendance.

DANS LE RÈGNE ANIMAL

Dans un ouvrage récent, Patrick Lemoine, psychiatre et docteur en neurosciences, s'est interrogé sur cette énigme de la fidélité. Puisque les humains font partie du règne animal, il a d'abord passé en revue les comportements des bêtes. Or, l'observation de leurs pratiques n'apporte pas de réponse déterminante, les manières de vivre leurs rapports sexuels sont aussi variées que chez les humains. Il relève ainsi, parmi une multitude de conduites, que les cerfs entretiennent des harems intermittents. Après s'être imposé, le mâle dominant jouira de son pouvoir sur tout le harem... mais seulement quand chaque femelle aura décidé que c'est le bon moment. Il retournera ensuite à la solitude. Les lions, par contre, conquièrent le pouvoir sur les femelles, mais la famille reste unie... jusqu'à ce qu'un autre mâle prenne le dessus.

Le monde animal compte aussi des monogames fidèles pour la vie, comme les gibbons, les tourterelles ou les colombes. Les gorilles des montagnes manifestent parfois un comportement lesbien. Celui des bonobos est, quant à lui, pansexuel. Ces singes pratiquent en effet la sexualité de groupe, peuvent être hétéros ou homos, et tout conflit est désamorcé par une relation sexuelle. L'auteur relève également que les punaises ont un agissement « autococufiant ». « Les mâles ont une sexualité totalement débridée, certains pouvant copuler plus de deux cents fois par jour. Il leur arrive de se grouper autour d'une femelle et de se mettre à la transpercer n'importe où avec leur pénis perforateur. C'est ce qu'il est convenu d'appeler un viol en tournante. »

ANTHROPOLOGIE ET BIOLOGIE

Il n'est pas inutile, non plus, de s'interroger sur les pratiques d'humains issus d'autres cultures. Ici aussi, que de variétés ! Chez les Sambias, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, la sodomie était cautionnée et universellement pratiquée sur les garçons : on la considérait comme indispensable à leur croissance. Chez les Nandi du Kenya, il arrive que les riches



LA QUESTION RESTE ENTIÈRE.

La fidélité est-elle sociale, culturelle, naturelle ou génétique ?

veuves sans enfants prennent une jeune épouse qui pourra être fécondée et elles seront officiellement reconnues comme le "père" de l'enfant. Chez les Bashilele du Kasai, « les anciens monopolisent à la fois les femmes et les richesses. Quant aux hommes jeunes, ils doivent travailler dur et surtout longtemps avant de pouvoir se 'payer' une femme bien à eux. En attendant, ils doivent mutualiser une épouse collective qu'ils se partagent ».

La biologie détermine aussi les comportements, fidèles ou non. Pour les mouches drosophiles, le mâle sécrète dans son sperme une substance qui sera toxique pour tous les autres spermatozoïdes. Si la femelle reçoit le sperme d'un autre mâle, celui-ci sera inefficace. Le prix à payer : les femelles vivent moins longtemps parce qu'elles subissent également la toxicité. Une autre expérience s'avère étonnante. Les campagnols comptent deux espèces : ceux des prairies et des montagnes. Les premiers sont fidèles, les seconds, non. Les chercheurs ont identifié deux hormones responsables du comportement fidèle. Quand on les injecte chez les montagnards, ils deviennent fidèles. Faudrait-il aussi injecter cette hormone de l'attachement aux hommes volages ?

LIBRE ARBITRE

Après ce rapide tour d'horizon, la question reste entière : la fidélité est-elle sociale, culturelle, naturelle, génétique ? Patrick Lemoine s'interroge. « Suis-je fidèle comme papa ou comme maman parce que c'est ma culture, ma tradition familiale, mon éthique personnelle ou collective, ma religion,

mon amour pour mon ou ma partenaire, mon manque d'imagination, ma paresse, ma névrose, ma faible libido, ma peur de la lapidation si je vis en Iran ou en Afghanistan ? Ou bien ce comportement particulier est-il juste lié aux bons ou mauvais gènes, selon le point de vue, qu'ils m'ont transmis ? Il est évident qu'un comportement aussi complexe que la fidélité ne pourra jamais être rattaché à un seul déterminant. »

Selon sa discipline, chacun se fera une opinion différente. Le biologiste aura tendance à privilégier l'influence des hormones. Le sociologue, la pression collective. Le moraliste, la référence à des valeurs et à des choix. Comme on l'a évoqué, Darwin et les évolutionnistes mettront en avant le puissant moteur de l'intérêt de l'espèce. Etc. La photographie proposée par Patrick Lemoine invite en tout cas à la modestie. Personne ne peut prétendre détenir une réponse univoque et définitive. Sans doute, les humains ne sont-ils pas totalement libres, sans doute les gènes ne déterminent-ils pas tout, sans doute la pression sociale ne réduit-elle pas à néant la capacité de poser des choix raisonnés et d'exercer un certain libre arbitre. À chacun de suivre son chemin incertain... ■



Patrick LEMOINE, *Et la fidélité, bordel !*, Albin Michel, 2023. Prix : 22€. Via L'appel : - 5€ = 20,90€.

Au-delà
du corps



EN THÉRAPIES

La psychanalyse permet-elle toujours de sortir les patients de leurs problèmes ? Le titre de ce livre pourrait le laisser supposer. Le contenu est plus nuancé, et permet plutôt de comprendre, à travers l'histoire de cinq personnes, comment cette psychothérapeute canadienne les accompagne. Les récits se lisent presque comme

des romans. Certaines lectrices ont regretté que la clé qui libère ces personnages de leur traumatisme se trouve toujours dans leur enfance. Mais n'est-ce pas dans le propre de la psychanalyse ? (F.A.)

Catherine GILDINER, *On peut se remettre de tout, l'histoire de cinq héros ordinaires qui ont vaincu l'adversité*, Jouvence, Saint-Julien-en-Genevoix, 2022. Prix : 22,90€. Via L'appel : - 5% = 21,76€.

Myriam Leroy, une autrice très éclectique

Thierry MARCHANDISE

LE RÉEL COMME TERRAIN D'OBSERVATION

Journaliste, documentariste, chroniqueuse, romancière, autrice de théâtre, Myriam Leroy croque la vie comme une dessinatrice. Cette quadragénaire qui puise son inspiration dans ce qu'elle voit et entend vient de publier son troisième roman, *Le mystère de la femme sans tête*, l'histoire d'une jeune Russe exilée en Belgique et décapitée par les nazis en 1942.

Le point de départ du *Mystère de la femme sans tête* est une promenade effectuée par Myriam Leroy avec une amie en décembre 2020. Covid oblige, seuls sont accessibles au public les forêts et les cimetières. Dans celui d'Ixelles, elle s'arrête par hasard devant une tombe défraîchie sur laquelle est gravée un mot qui la retient : « Décapitée. » Au point de l'amener à faire pas mal de recherches qui déboucheront sur ce troisième roman, après *Ariane* et *Les yeux rouges*. « *Mes deux précédents sont des romans d'autofiction où je parle de situations vécues ou vues et entendues chez les autres, explique-t-elle. Des choses familières pour lesquelles j'ai fait un travail de mise en scène, de réinvention, d'imagination, avec toujours dans l'idée de raconter quelque chose de juste. Que cela ne colle pas exactement au déroulé des faits n'a pas d'importance du moment que j'ai l'impression que l'histoire racontée dit réellement quelque chose du monde dans lequel on vit.* »

« *Dans mon dernier roman, j'entrelarde une biographie romancée historique avec des chapitres qui me concernent, où je suis vraiment d'une honnêteté totale vis-à-vis du lecteur. L'idée est de passer un contrat avec lui pour qu'il accepte de me suivre dans les parties imaginées, afin qu'il voie d'où elles viennent. Je voulais montrer la pâte, la matière à partir de laquelle je m'autorisais à imaginer des situations, des sentiments et des personnalités. Tout part d'une observation du réel et d'une tentative de sa restitution.* »

MULTIPLES CASQUETTES

Originaire du Brabant Wallon, où elle a grandi entre Wavre, Rixensart et Ottignies, Myriam Leroy vient de fêter ses quarante et un ans. Son enfance est solitaire et articulée autour de la lecture. Diplômée en journalisme à l'UCLouvain, elle travaille dans différents médias. Sur les antennes de la RTBF, on la retrouve dans l'émission de Jérôme Colin, *Entrez sans frapper*, et dans l'équipe d'*On n'est pas rentré*. En 2015, après une virulente chronique consacrée à l'humoriste Dieudonné sur Canal+, elle a été la cible d'injures et de menaces. Il y a deux ans, elle a d'ailleurs coréalisé avec Florence Hainaut un documentaire intitulé #Salepute qui dénonce, à partir de leurs expériences personnelles, la violence dont les femmes sont victimes sur internet.

Ses chroniques humoristiques et quelque peu acerbes entendues sur la Première ont été regroupées en 2012 dans un ouvrage illustré, *Les bobos : la révolution sans effort*, construit comme un abécédaire. Elle porte, avec fiel et tendresse, un regard amusé sur les bobos dont elle fait partie. Sorti dans la foulée, *Myriam Leroy n'aime pas* est un recueil de ses interventions sur Pure FM. Elle a également écrit plusieurs textes théâtraux : *Cherche l'amour*, joué à guichets fermés au Théâtre de la Toison d'Or et en Wallonie en 2016 et 2017, puis *ADN*, une pièce documentaire sur la procréation médicalement assistée, reportée pour cause de covid. « *Il se fait que j'ai l'impression de vivre des choses intéressantes qui expliquent certaines dérives de nos sociétés anciennes ou actuelles, et j'ai envie d'en parler* », commente-t-elle.

COMME UNE PEINTRE

D'anciennes collègues de Myriam Leroy affirment qu'elle a le regard qui « croque ». Si c'est au sens de mordre, cela ne lui convient pas. Par contre, si cela évoque celui de dessiner, ça lui ressemble plus car elle dit beaucoup observer et écouter. Plutôt en retrait dans la vie, elle regarde les gens

et les situations d'où elle pense pouvoir tirer quelque chose que les autres n'auraient pas vu. « *J'ai l'impression d'être une peintre qui passe énormément de temps à regarder la vie s'écouler, reconnaît-elle. Je trouve que le monde est très difficile à comprendre et je préfère observer pour saisir les règles du jeu. Toute la vie ne sera pas assez longue pour y arriver et j'observe avant de me jeter dans la mêlée...* »

Comme romancière, Myriam Leroy s'est fait connaître d'un large public. Publié en 2018, son premier roman, *Ariane*, est le récit d'une amitié toxique entre deux adolescentes dans la bourgeoisie des années 1990. Si, à l'origine, elle avait l'intention d'écrire un récit autobiographique, elle a finalement renoncé, faute de souvenirs suffisamment précis de cette amitié fusionnelle vécue dans son enfance et qui s'était soldée par une dispute. Le résultat est une fiction nourrie d'éléments autobiographiques et de souvenirs réels qui a fait partie des finalistes pour le prix Rossel.

Son deuxième roman paru l'année suivante, *Les yeux rouges*, qu'elle a ensuite elle-même adapté au théâtre, traite du harcèlement dont est victime une journaliste. Il est inspiré de ce qu'elle a subi elle-même, des faits pour lesquels elle a déposé plainte. Mais elle a très mal vécu le traitement judiciaire de cette affaire. Elle ne s'attendait pas à une telle lenteur ni d'entendre dans la bouche de l'avocat de son harceleur tant de choses parfaitement farfelues. Elle considère l'appareil judiciaire comme très inhumain. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir trouvé de l'intérêt dans cette expérience. Au point de nourrir l'envie d'écrire sur la justice comme expression de la comédie humaine en ce qu'elle peut avoir de plus désespérant, mais aussi de plus brillant.

NOYAU JOURNALISTIQUE

« *Si je devais garder une seule activité dans ce que je fais, ce serait romancière, parce que c'est celle qui me procure le plus de plaisir, le plus de sensations, là où je me trouve la plus utile, confie-t-elle. C'est aussi là où on me laisse travailler sans m'interrompre à tout point de vue, au sens propre comme au sens figuré. Ces multiples activités possèdent quand même un noyau journalistique. Tout part toujours d'une observation du réel et d'une tentative de sa restitution.* »

Quid, chez elle, de la question de la spiritualité ? Myriam Leroy raconte qu'avant l'écriture de son dernier livre, cela ne lui disait rien du tout. Elle n'y pensait jamais. Mais écrire sur cette jeune Russe tuée par les nazis a modifié son ressenti. « *Ça m'a fait dialoguer avec l'invisible et le dialogue continue. Ce n'était donc pas un dialogue factice, juste destiné à trouver de l'inspiration pour écrire. J'ai l'impression que la rencontre avec mon héroïne, Marina Chafroff, cette femme résistante décapitée en 1942, a ouvert des portes ou des fenêtres et je me surprends parfois à lever la tête pour suivre ce dialogue. Je place les esprits plutôt au-dessus qu'en dessous. Je pense que je suis en apprentissage de la spiritualité, dans un apprentissage encore très naïf que j'envisage un peu comme une enfant. Mais en tout cas, il y a une fenêtre qui s'est ouverte en écrivant le livre.* » ■



Myriam LEROY, *Le mystère de la femme sans tête*, Paris, Seuil, 2023. Prix : 19,50€. Via L'appel -5% = 18,52€.

Streamers, twitcheurs, influenceurs...

L'INFO DES JEUNES PASSÉE AU DÉTECTEUR

Stephan GRAWEZ

« *“Génération 2020” est d’abord une grande enquête sur les pratiques numériques des jeunes. Avec leurs smartphones et leurs écrans, nous voulions savoir sur quelles plateformes ils naviguent, comment et pour quoi faire, explique Martin Culot, formateur en éducation aux médias à Média Animation. Mais, sur le plan de l’information et des actualités, les résultats ne donnaient pas grand-chose. On a alors approfondi un focus précis : celui de l’info. L’enquête “Les jeunes et l’info” est donc un suivi plus particulier de la principale.* »

Côté méthode, l’équipe a recouru à des questionnaires plutôt quantitatifs et à des entretiens qualitatifs. « *Avec certains étudiants, on va plus loin sous forme d’interviews. Pour cela, nous avons mis en place une animation de cinquante minutes qui prenait la forme de focus group. Nous avons proposé d’explorer différents formats d’info : un extrait du JT, une vidéo de YouTube, un extrait d’une story... Ensuite, on faisait parler les élèves là-dessus pour voir les thématiques qu’ils appréciaient. Parfois, on abordait des questions plus libres, en les*

invitant à citer un exemple de fake news. L’idée était vraiment de partir de ce qu’eux en disent. On est sur du déclaratif, il faut l’avoir en tête. On a juste demandé comment ils se comportent, notamment sur la réception critique de l’information. Nous n’avons pas fait de tests de compétences ou de mises en situation. »

NAVIGATIONS LIBRES

Pour mener à bien ce travail, l’ASBL a rencontré deux cent nonante-deux jeunes entre douze et vingt-deux ans. Neuf écoles ont participé, soit dix-neuf classes. « *Si on pose la question de base : “Comment les jeunes s’informent ?”, il apparaît que ce n’est pas comme cela qu’ils appréhendent ce sujet, remarque Martin Culot. Ils ne s’informent pas dans le sens où ils ne font pas la différence entre l’action de s’informer et celle d’aller rechercher l’info. En fait, ils naviguent dans le numérique, sur TikTok, Instagram, etc., passant sur des contenus de natures très diversifiées. Ils voient des choses défiler et ils n’ont pas une réflexion du type “je vais m’informer”. Ils scrollent, ils zieutent, ils regardent ce qui arrive.* »

Ils “s’informent” s’ils ont des passions ou sont attirés par des sujets bien précis. « *Si on prend l’exemple d’un jeune fan de basket ou de hockey, il peut avoir des pratiques informationnelles assez précises. Il va aller consulter des comptes bien définis sur Instagram ou sur TikTok pour suivre tel joueur. Dans l’enquête, un jeune déclare : “Je vais sur TikTok, mais ce réseau, c’est comme des mini bandes-annonces. Quand je regarde de petites capsules de trente secondes, s’il y a un sujet qui m’intéresse, je suis capable d’aller voir la vidéo plus complète sur YouTube”. C’est un peu l’information à la demande en mode Netflix. Face à un flux de capsules à gauche et à droite, dans tous les sens, je vais m’arrêter sur ce qui m’intéresse. Je vais consommer et m’informer à la demande, mais pas de façon imposée.* »

DU CONVERSATIONNEL

Ce type de consommation remet bien sûr l’offre des médias traditionnels en cause. « *La grande critique qui revient concerne par exemple le JT qui, pour les jeunes interrogés, sélectionne une quinzaine de sujets que l’on est obligé d’avalier, constate le formateur. Alors qu’ils veulent naviguer, surfer et choisir ce qui les intéresse. C’est pour cela que je dis qu’ils ne s’informent pas comme nous, ils n’en font pas un acte délibéré.* » Dans ce qu’ils consultent – et c’est là que ça se complique –, on trouve une diversité de discours qui vont de la caricature au fun, de la rumeur aux messages des influenceurs. C’est un grand patchwork.

Un autre enseignement de l’enquête relevé par le responsable de Média Animation est l’importance du conversationnel. « *Sur des sujets*

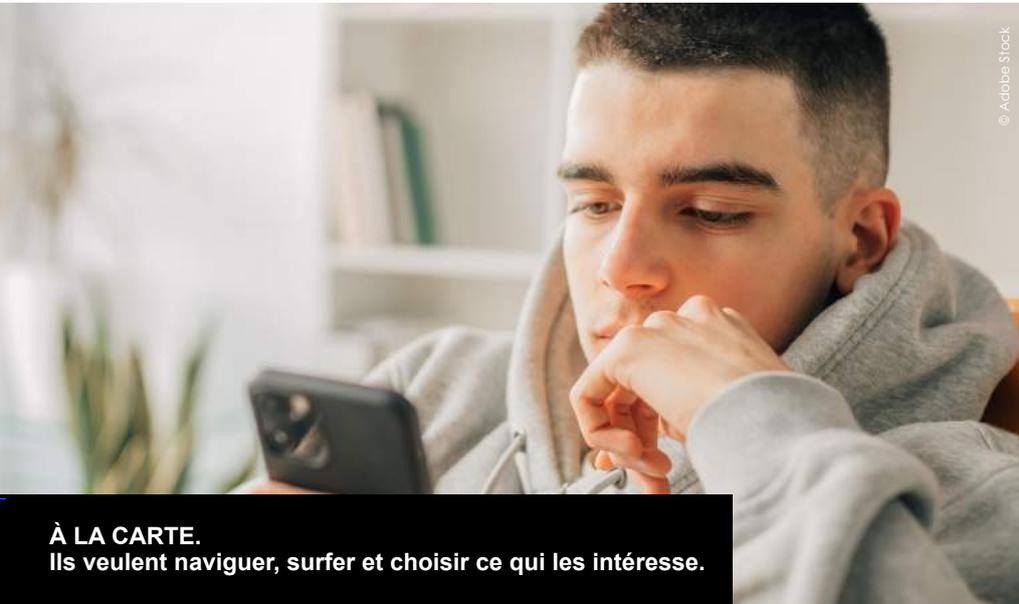
Médias
&
Immédi@ts

POLITICIEN DE DIEU

« *Le démon se cache dans les politiciens.* » Dans la première saison de *Le Royaume (El Reino)*, le pasteur télé-évangéliste argentin Emilio Vazquez Pena devenait candidat à la présidence de son pays suite à l’assassinat de son colistier. Mais, s’agissait-il simplement pour lui de s’engager en politique au nom de Dieu ? La seconde saison reprend l’intrigue et introduit dans la série un complot politique associé au crime, ce qui risquera encore davantage de mêler politique, religion et corruption... *Le Royaume*, en six chapitres, sur Netflix à partir du 29/03.

MATIN-INFO

Hier, on s’informait en se levant en écoutant la radio. Aujourd’hui on peut toujours le faire, mais on peut aussi se tenir au courant en ‘écou-regardant’ la télévision, sa tablette ou son smartphone. En Belgique francophone, la matinale de La Première (RTBF) est diffusée sur La Trois en réalisation TV. RTL TVI retransmet de 4h30 à 10h le programme de la radio Bel RTL. Et, depuis peu, la chaîne d’info LN24 propose une émission matinale ‘tout info’ commune avec LN radio. L’embarras du choix pour avoir une (bonne) information... Sur la télé via VOO et Proximus (et la TNT pour la RTBF), et sur internet.



© Adobe Stock

Comment s'informent les jeunes aujourd'hui ? Quels sont leurs canaux et que cherchent-ils ? L'enquête "Génération 2020" menée par Média Animation explore cet univers entre actus et divertissement.

À LA CARTE.

Ils veulent naviguer, surfer et choisir ce qui les intéresse.

d'actu, les jeunes aiment en parler entre eux, émettre un avis, une opinion, en débattre... Sans forcément être dans une logique de savoir quelle est la vraie info, quelle est la factualité des choses. Un sujet ou une fake news qui arrivent sur la table font l'objet d'un échange et ils espèrent entre eux ne pas être jugés là-dessus. Ils souhaitent parler de choses de leur âge et ne veulent pas être pris trop au sérieux ou se mettre des contraintes. Ce mode conversationnel est important. Quand on voit certains médias consommés par des jeunes, on y est. »

INFLUENCEURS TRÈS SUIVIS

« Tout a commencé avec le blog comme outil d'expression personnel et de communication. Les lecteurs peuvent réagir en insérant un commentaire sous chaque billet. Depuis l'apparition des plateformes Facebook (2004), YouTube (2005), Instagram (2010), TikTok (2016), de nombreux

influenceurs multiplient leur exposition médiatique sur plusieurs médias sociaux », analyse le Conseil Supérieur des Médias (CSEM) dans sa brochure consacrée aux influenceurs. Pour Martin Culot, « le problème est le rapport que les jeunes construisent avec les témoignages et les récits qu'ils entendent. Ils n'ont pas, ou assez peu – a priori lorsqu'ils sont plus jeunes –, de repères sur la différence entre un témoignage, une information, une fake news. Quand ils suivent des influenceurs ou des streamers, ou des gens qui sont actifs sur les réseaux, ils ont tendance à tout prendre comme argent comptant, au premier degré, sans recul ». Selon l'étude de Média Animation, 54% des utilisateurs d'Instagram déclarent suivre des influenceurs. Ils ne sont par contre que 12% à le faire sur Facebook. Entre les deux, on en dénombre 42% sur TikTok et 46 % sur YouTube.

Certains médias traditionnels ont bien compris tous ces changements. Avec

Tarmac, la RTBF avait déjà fait un pas vers une info adaptée aux jeunes. Aujourd'hui, la chaîne publique produit Mise à jour sur TikTok. « Je ne pense pas que la RTBF cherche l'adhésion directe à ses programmes ou à Auvio, estime Martin Culot. Ils inventent une façon de faire de l'info, mais à la manière TikTok. Ils ont deux cent nonante-trois mille abonnés ! Ils produisent des contenus qui correspondent à leurs codes, et au petit bonheur la chance... Ils arriveront peut-être un jour sur le fil d'actu de la RTBF. » ■

Média Animation : *Les Jeunes et l'info – Génération 2020*

media-animation.be/Generation2020-Les-jeunes-et-l-info-les-resultats-de-l-enquete.html

CSEM : *Les influenceurs – Revue Repères*

csem.be/collectionreperes

RTBF : *Mise à jour* tiktok.com/@miseajour

POUR LES COUCHE-TARD

Et si la télé pouvait préparer à dormir, ou remplir les insomnies ? Arte en fait le pari avec une émission originale, aux confins de l'expérimental, de l'art et de l'onirique, qu'elle propose à minuit bien passé. La chaîne présente ce programme comme un « *moment suspendu* » offrant un « *dépaysement télévisuel assumé* ». Et tel est le cas. L'émission est composée d'une suite de situations étonnantes, portant

des regards inattendus sur des petits bouts de réalités : les coups assénés sur leur sac de sable par des boxeurs ; des marcheurs filmant leurs pieds jusqu'à des paysages étonnants ; un photographe révélant par l'image un univers surprenant, etc. Le tout s'enchaîne selon le principe de la libre association, et se termine par « une salve polyglotte de joyeux "bonne nuit" ».

Hypernuit, sur Arte le 1^{er} vendredi du mois, après minuit. N°1 : 04/03, 00h50.

POUR LE CINÉMA BELGE

À l'occasion de la remise des Magritte du cinéma, la RTBF se consacre au cinéma belge sur toutes ses chaînes, avec des films en première diffusion tv. Vingt-cinq nouveaux films belges sont aussi désormais accessibles en exclu sur Auvio.

Du 28/02 → 03/03, Soirées spéciales sur La Trois (02/03) et La Une (03/03). Cérémonie de remise des trophées en direct sur La Trois (04/03).



Au plus intime des cœurs

N'AIE PAS PEUR D'AIMER !

Jean BAUWIN

Dans la médina de Salé, au Maroc, Halim est un couturier reconnu. Il a acquis un savoir-faire ancestral dans la confection des caftans, ces tuniques traditionnelles richement ornementées et brodées d'or. La caméra s'attarde sur ses mains et sur le grain de sa peau, les gros plans caressent les tissus avec une sorte de sensualité assumée.

Il vient de commencer un caftan bleu pétrole qui sera sans doute le chef-d'œuvre de sa vie, un caftan tellement beau et résistant qu'il pourra traverser les générations, un objet qui aura une âme nourrie par le temps, le talent et le cœur de son maître d'œuvre. Il est un perfectionniste, amoureux de son métier et il veut prendre le temps de bien faire les choses, loin des machines qui pourraient réaliser la même tâche en quelques heures. Ses mains qui cousent, caressent les tissus et tressent les fils rythment le récit. Il lui faudra deux mois pour terminer la tunique, deux mois de sa vie que retrace ce superbe film.

L'ART DE NE PAS DIRE

Au magasin, c'est Mina qui tient les comptes et à la maison, c'est elle aussi qui "porte la culotte". Elle fait tourner le commerce, elle prend les décisions importantes. Mina est interprétée par l'actrice belge au jeu si intense Lubna Azabal. Si elle peut se montrer dure, intraitable, elle est une rebelle dans l'âme, refusant de se laisser enfermer dans les carcans d'une société dominée par les hommes. Elle est profondément pieuse, fait régulièrement ses prières, mais sa foi ne l'emprisonne pas. Elle est une femme libre, et lorsque la maladie, qui la ronge depuis des années, se réveille, elle n'a plus qu'un désir : voir ceux qu'elle aime devenir libres à leur tour.

Halim est un Mâalem, un maître artisan chargé de transmettre son savoir-faire. Incarné par l'acteur palestinien Saleh Bakri, il est un homme doux que l'on découvre tiraillé par ses désirs. S'il aime profondément sa femme, il est aussi sexuellement attiré par les hommes qu'il rencontre en

Le bleu du Caftan, film marocain signé Maryam Touzani, raconte comment l'arrivée d'un jeune apprenti va bousculer la vie d'un couple qui s'aime depuis des années. Et réveiller la meilleure partie de chacun d'eux.

secret au hammam. Dans une société sclérosée par le poids des conventions, de la tradition et de la religion, ce genre de désir ne peut se dire ni se montrer. Il étouffe donc cette partie de lui et se replie dans son atelier, qui le coupe et le protège du monde. Ce quotidien, basé sur les silences et les non-dits, a cimenté le couple au fil des années. « *Je pense qu'on peut raconter tellement de choses à travers les regards et que les émotions ne doivent pas nécessairement être verbalisées. J'aime les non-dits qui apparaissent à l'image, les mises en scène qui font qu'on puisse ressentir les choses sans les dire* », précise la réalisatrice marocaine.

UN FRAGILE ÉQUILIBRE

Pourtant, l'arrivée d'un nouvel apprenti, Youssef, risque bien de faire vaciller ce fragile équilibre. Ayoub Messiou, acteur marocain, prête ses traits à cet homme d'une douceur qui rappelle celle de Halim. Il est jeune et beau, et surtout il a l'envie d'apprendre l'art du caftan. Il se prend

*Toiles
&
Planches*

VIOLENCES POLICIÈRES

Dominique est un flic qui n'y va pas par quatre chemins. Il est raciste, misogyne, et sa femme le trompe avec un footballeur noir. Alors, il ne faut pas trop le chercher. Dans le vestiaire où il retrouve chaque matin son copain Gilles, un chic flic, il lui arrive de péter un plomb. Dans cette pièce commandée par le Poche à l'auteur Rémi De Vos sur le thème de l'extrême droitisisation des forces de l'ordre, on appelle un chat un chat.

Deux flics au vestiaire, 07 → 25/03, au Théâtre de Poche, chemin du Gymnase 1a, Bruxelles. ☎ 02.649.17.27
poche.be

FEMME ENGAGÉE

Isabelle Huppert incarne sur grand écran Maureen Kearney, une syndicaliste française qui travaillait chez Areva, une multinationale française spécialisée dans les métiers du combustible nucléaire. Le 17 décembre 2012, elle est retrouvée chez elle, ligotée à une chaise, la lettre A scarifiée sur le ventre, le manche d'un couteau enfoncé dans son vagin. Elle avait voulu empêcher le transfert de technologies entre la France et la Chine. Jean-Paul Salomé retrace la l'histoire vraie de cette femme à la force exceptionnelle.

La Syndicaliste, en salle le 01/03.



LIBRES D'AIMER. Au-delà des conventions et des stéréotypes.

© Les Films du Nouveau Monde - All'in Productions - Velvet Films

de passion pour ce métier et est prêt à endurer pas mal de sacrifices pour garder son poste. Au fil du temps se tisse ainsi entre le maître et l'élève un sentiment qui n'ose pas dire son nom. Mais les mains qui se frôlent et les regards qui s'évitent alertent rapidement Mina sur le danger que pourrait représenter Youssef.

Ce film est d'une douceur infinie. Il met en scène des personnages qui, tous, feront preuve d'abnégation. En plongeant, au cœur de l'intime, il révèle le meilleur de chacun. Ce mari, écartelé entre son amour pour sa femme et ses désirs pour les hommes, aura vécu caché toute sa vie, pour préserver l'honneur de celle qu'il aime. Il trouvera d'ailleurs les gestes, d'une haute valeur symbolique, pour briser les traditions, lui prouver son amour et montrer au monde sa liberté retrouvée. Cette femme, amoureuse de son mari, veut le protéger et le couve un peu comme le ferait une mère. Même si elle peut paraître intraitable et parfois profondément injuste vis-à-vis du jeune apprenti, elle aura pourtant, au fil de sa maladie, les mots et les gestes

qui libèrent. « *N'aie pas peur d'aimer* », souffle-t-elle à son mari, quand elle comprend qui il est vraiment.

BRISER UN TABOU

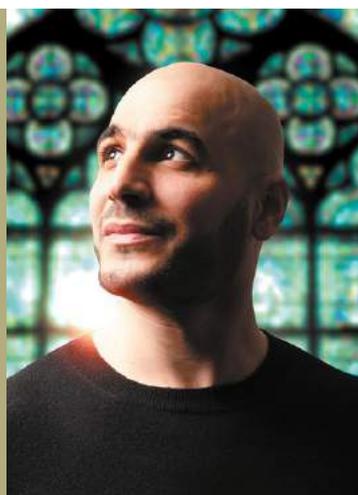
Ce jeune apprenti, enfin, fait tout à la perfection et endure en silence les injustices, les sales coups. Sa maturité exceptionnelle l'empêche d'entrer dans un jeu mortifère. Il observe le couple, sans rien dire, et va petit à petit se faire une place dans leur maison. Sa force intérieure semble à toute épreuve. Son amour pour Halim et pour Mina le poussera à se donner tout entier dans la confection du caf-tan, dans la survie du magasin et pour le bien-être du couple. Cet étonnant ménage à trois n'a rien de malsain, parce que chacun va trouver le chemin de l'amour inconditionnel.

Présélectionné pour les Oscars dans la catégorie du meilleur film étranger, cette réalisation de Maryam Touzani risque de faire parler d'elle dans un Maroc où l'homosexualité reste un fameux tabou qui divise la société et est passible de six mois à trois ans

de prison, selon le Code pénal. « *Le fait que mon film représente le Maroc est une avancée. La symbolique est belle et forte. Cela traduit un désir d'ouverture et de dialogue* », affirme la cinéaste, déjà récompensée par le Prix de la critique internationale lors du dernier Festival de Cannes. En faisant d'Halim un homme pur, aimant et respectueux, son travail peut contribuer à bousculer les idées reçues et à modifier l'image des personnes homosexuelles. « *C'est en changeant les mentalités que les lois peuvent évoluer. Je pense qu'on ne peut pas condamner l'amour* », ajoute-t-elle.

« *Ce que j'ai envie de faire à travers ce film aussi, c'est de créer de l'empathie pour des personnages, qu'on apprenne à les connaître, et qu'on leur donne une chance justement pour comprendre qui ils sont, pour les aimer tels qu'ils sont*, conclut-elle. *Ce n'est pas un film qui parle d'homosexualité, mais un film qui parle d'amour.* » Et il le fait si bien ! ■

Le bleu du caf-tan, film de Maryam Touzani. En salle dès le 22/03.



DRÔLE ET SPIRITUEL

Mehdi-Emmanuel Djaadi a longtemps mis ses talents de comédien au service de l'escroquerie, avant de les montrer sur scène. Il était aussi musulman jusqu'à ce qu'il rencontre et embrasse la foi chrétienne. Dans un stand-up admirablement ficelé, il raconte sa vie de croyant et fait revivre sur scène les personnages qui l'ont marqué dans son parcours spirituel. Il cari-

cature les chrétiens dans toutes leurs nuances et leurs contradictions, depuis les plus traditionalistes jusqu'aux plus progressistes, avec un humour nourri de bienveillance. Ce *coming out* religieux est l'occasion pour chacun de porter un regard critique sur sa propre foi et de s'intéresser à celles des autres, car l'autodérision, le comédien en est sûr, ouvre à l'empathie.

Coming out, le 15/03 au TTO, Galeries de la Toison d'Or, Ixelles. ☎02.510.05.10 toitheatre.com

ODE AUX MÈRES

« *Nos grands-mères sont le ventre du monde. Elles ont porté en elles l'humanité entière et nous ont déposés un à un sur la terre.* » Dans un spectacle poétique, musical et dansant, la comédienne Manon Romain rend hommage à toutes ces femmes qui ont porté les humains jusqu'au terme de leur premier voyage : la vie.

Naître de Barnabé Dekeyser, 23/03, l'Atrium 57, Rue du Moulin 57, Gembloux. ☎081.61.38.38 atrium57.be

Le centenaire des éditions Dupuis

LES HÉROS BD À LA FÊTE

José GERARD

Is ont amusé et fait rêver des générations de petits et de grands lecteurs. Spirou, Tif et Tondu, Valhardi, Lucky Luke, Buck Dany, Gaston Lagaffe, les Schtroumpfs, Boule et Bill, les Tuniques bleues, Natacha, Yoko Tsuno et bien d'autres font partie de l'incroyable catalogue des éditions Dupuis auxquelles est consacrée une exposition au Musée des Beaux-Arts de Charleroi à l'occasion de leurs cent ans d'existence.

DIVERS POINTS DE VUE

Dès la première salle, le visiteur est accueilli par un gaffophone en 3D d'environ deux mètres de haut, l'une des multiples inventions de Gaston Lagaffe. Suit une reconstitution du bureau de Jean Dupuis, le fondateur de la maison qui porte son nom. Une presse à pédale de la fin du XIX^e siècle rappelle qu'il était au départ imprimeur et réalisait des étiquettes pour médicaments. Dans une vitrine, une statuette indique que sa famille, très catholique, avait Don Bosco pour saint patron et faisait don chaque année d'un pourcentage de ses bénéfices aux œuvres des Salésiens. Une BD sur Jean Bosco, commandée par le directeur et dessinée par Jijé, a d'ailleurs été en 1941 l'un de ses premiers

grands succès de librairie. D'autres initiatives éditoriales, comme l'hebdomadaire *Bonnes soirées* né en 1922, avaient clairement un objectif d'éducation. Des jeunes-filles et des épouses, dans ce cas-ci, en leur proposant, outre des conseils pratiques et des règles de conduite, des lectures saines bien éloignées des romans de gare sans morale qui se développaient à cette époque.

L'expo n'est cependant ni historique ni chronologique. Elle invite plutôt à découvrir les divers aspects de la maison d'édition, des planches dessinées aux différentes étapes de finition : premiers croquis et division des cases, encrage, contenu des phylactères, colorisation. L'ultime phase, du point de vue de la fabrication en tout cas, est illustrée par une palette d'albums prête pour l'expédition. Beaucoup d'objets sont le signe de la popularité des héros de papier : des figurines miniatures, comme celle du Marsupilami, des Dalton ou de Spirou, des avions ou voitures rendues célèbres par les séries, des jeux de société mettant en scène les personnages connus de tous... Un buste en bronze de Largo Winch trône même fièrement sur une étagère. Et comme pas mal de bandes dessinées ont été portées à l'écran, une section vidéo permet d'avoir quelques

flashes sur ces différentes productions au fil des époques. Cela ajoute un peu de mouvement et donc un type de perception nouveau.

UN ESPRIT BD

Les bandes dessinées sont d'abord faites pour être feuilletées, regardées et lues. Les concepteurs de l'exposition ne l'ont pas oublié, en réservant un espace cocon agrémenté de banquettes, à l'arrière d'une vaste bibliothèque qui permet aux lecteurs avides de compléter leur connaissance des albums Dupuis. À l'entrée, un écriteau prévient : « *Salle de préhension tactile et de visionnage. Saisissez-vous du volume de votre choix et installez-vous confortablement pour le lire. Attention, si vous envisagez de lire tous les ouvrages, pensez à vous alimenter régulièrement sous peine de décéder. Nos ingénieurs ont calculé qu'il vous faudrait en moyenne 77 ans pour tout lire.* »

Cette annonce dit bien que l'exposition est conçue, au-delà de son aspect informatif et historique, sur un mode facétieux, traversée par un certain esprit d'humour "bande dessinée". Différentes annonces, consignes ou injonctions sont ainsi réparties dans

Portées
&
Accroches

LE DANSEUR RÉCONCILIATEUR

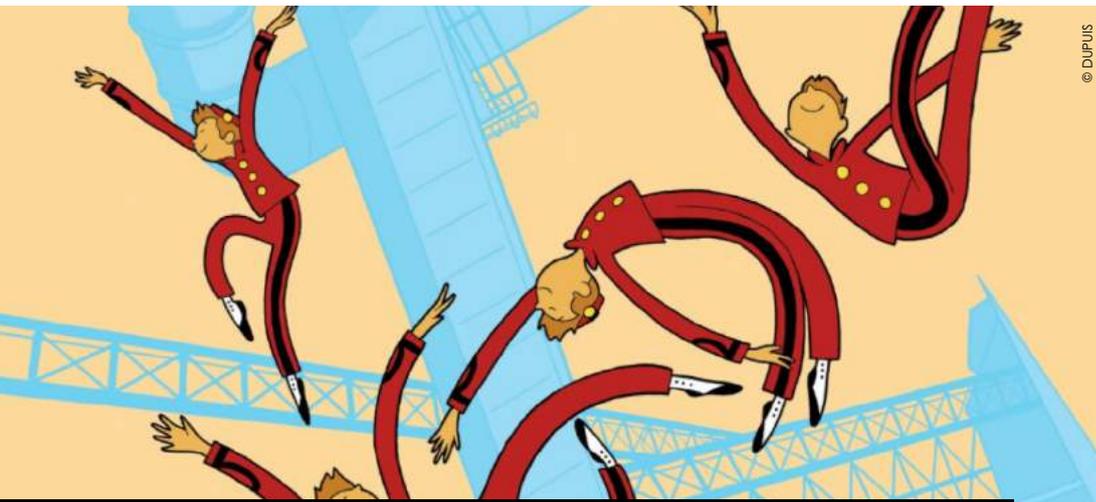
Léo Walk a réussi à réconcilier les jeunes avec la danse. Mêlant breakdance et danse contemporaine, ce chorégraphe français de 28 ans s'est fait connaître sur YouTube puis a créé sa compagnie, La marche bleue, dont les prestations scéniques attirent les foules. Son dernier spectacle invite à entrer dans l'intimité d'une salle à manger où amours et relations femmes/hommes évoluent en vase clos, de l'émoi de la découverte aux scènes de ménage, grâce à des gestes si simples qu'on les aurait presque oubliés.

Maison d'en face, Cirque Royal, rue de l'enseignement 81, Bruxelles, 30/03.

PAR ICI LA MUSIQUE !

Ce musicien belge-là ne se contente pas de s'asseoir devant un clavier et ensuite d'en caresser les touches avec *maestria*. Sa spécialité est d'accompagner son public dans les œuvres qu'il joue en les commentant. Il a fait de cette approche "pédagogique" une spécialité tellement appréciée qu'il a été invité à présenter ses récitals-conférences un peu partout dans le monde. Et, à chaque fois, la découverte est une réussite

Olivier de Spiegeleir, *Récital commenté "piano romantique"*, conservatoire de Bruxelles, rue de la Régence 30, 11 et 24/03 (☑ piano-romantique.be). Autres prestations : église St-Marc (Uccle) 23/04 et novembre 2023. Hôtel communal de Molenbeek : 18/02/2024.

**SPIROU.**

Le symbole de l'esprit BD de cette exposition : ludique, facétieux et humoristique.

À l'occasion de la réouverture du Musée des Beaux-Arts de Charleroi, une expo propose de revisiter un patrimoine essentiel de la ville : les productions des éditions Dupuis.

les salles pour accompagner le public. « *Sortie de gag. Risque de chute.* » « *Ne pas parler en dehors des phylactères.* » « *Par mesure d'hygiène, vos doigts ne doivent servir qu'à tourner les pages.* » « *Prudence : une onomatopée peut en cacher une autre.* » Et à l'approche de la section vidéo : « *Centre électronique de visionnage. Voici quelques extraits de notre important catalogue audiovisuel, télé ou cinéma, de 1962 à 2022. Attention, pour une vue optimale, se positionner face aux écrans et ne pas leur tourner le dos.* »

NOUVEL ESPACE MUSÉAL

Cette exposition sur le centenaire des éditions Dupuis est organisée à l'occasion de la réouverture du Musée des Beaux-Arts de Charleroi. Ses collections se donnent pour objectif de collecter les témoignages du passé,

du XVIII^e au XX^e siècle, de l'activité artistique de la ville et de sa région, du bassin hennuyer et, plus largement, de la Wallonie. Le choix de cet anniversaire est d'ailleurs judicieux de la part de la cité carolorégienne, puisqu'elles ont été non seulement un ferment artistique incontestable, mais aussi un acteur économique essentiel qui a abondamment exporté ses productions dans le monde entier.

Après différentes localisations depuis le début du XX^e siècle, le musée a intégré fin 2022 les anciennes écuries de la caserne Defeld construite à la fin du XIX^e siècle. Il est situé près du centre-ville, à dix minutes de la gare. Les auges en pierre, qui ont été conservées, rappellent son affectation première, tout en offrant un espace d'exposition original. Le bâtiment se répartit sur trois niveaux. Le rez-de-chaussée est consacré aux expositions temporaires et les étages aux collections permanentes. On peut y admirer

de belles œuvres d'artistes qui ont mis à l'honneur le passé industriel et ouvrier de la région, comme Constantin Meunier, Pierre Paulus, Anto Carte. Et aussi François-Joseph Navez, Anna Boch, James Ensor, Félicien Rops, Paul Delvaux, René Magritte, Jo De lahaut, Johan Muyle et bien d'autres. L'ensemble est présenté dans des lieux très agréables et lumineux.

Pour cette expo inaugurale, le service animation propose de nombreuses activités : la présence à des moments non annoncés d'un auteur BD à l'ouvrage dans une salle du musée, des conférences, des ateliers pour les enfants, des contes, des stages et même des visites spécifiques à destination des personnes malvoyantes ou malentendantes. À découvrir. ■

Dupuis. La fabrique des héros. Cent ans de 9^{ème} art au Pays noir. Jusqu'au 30/07, ma-ve 9h-17h sa-di 10h-18h, Musée des Beaux-Arts de Charleroi, boulevard Mayence 67. charleroi-museum.be/musee-des-beaux-arts



POUR L'AMOUR DE GEORGES

Deuxième fils de Georges Simenon, John, gère le patrimoine littéraire de son père. L'Université de Liège, elle, détient les archives de l'écrivain liégeois né il y a 120 ans. Il n'en fallait pas plus pour qu'un festival lui soit dédié dans "sa" ville. Sa première édition comprend une expo-photos *Simenon, images du monde en crise* (Grand Curtius) et une refonte du Parcours Si-

menon en Outremeuse, avec une visite de la Caque (son "repaire") en balade numérique avec réalité virtuelle. Au programme aussi : conférences ; rencontres avec des écrivains et les scénaristes et dessinateurs d'une nouvelle série d'adaptations de ses livres en BD ; une lecture à partir de ses textes africains par Aiko Solovkine ; une rétrospective des adaptations de ses œuvres au cinéma ; et un colloque universitaire. *Le Printemps Simenon* 08→11/03. printemps-simenon.com

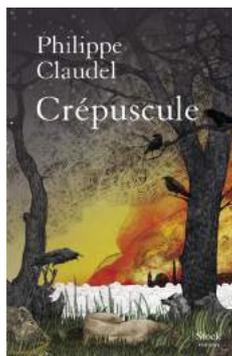
DES MAÇONS PARTOUT

Parce qu'elle est mystérieuse, la franc-maçonnerie attise la curiosité. Elle avait son musée à Bruxelles, où s'organisaient des visites guidées et des concerts, mais il vient de fermer pour travaux. Elle a aussi son expo, qui se tient à Mons pour l'instant. Musée belge de la franc-maçonnerie mbfm.be/wp/fr/intro/ Expo *Franc-maçonnerie en toute discrétion* → 10/09, MuMons, place du Parc, 7.

Roman policier et conte philosophique

LA VÉRITÉ N'APPARTIENT À PERSONNE

Christian MERVILLE



Dans *Crépuscule*, Philippe Claudel utilise la fiction - ce "mentir vrai" - pour aborder des questions essentielles comme la quête de la vérité, la rumeur qui se propage ou la réécriture des faits. Un conte d'un autre temps qui parle du monde d'aujourd'hui.

Un village aux confins d'un Empire imaginaire, là où « un ciment millénaire s'effritait sans qu'on sache exactement ce qui le rongait ». Il est situé à deux pas de la Frontière. « De l'autre côté, c'était au contraire un sang jeune qui faisait trembler les temps, et qui puisait sa force dans une ferveur fougueuse turbulente et fanatique ». L'impression d'être dans ces régions des contes qui commencent toujours par « Il était une fois » et parlent d'ici et d'aujourd'hui.

Dans une sombre ruelle, le Curé (majuscule requise) est retrouvé sauvagement assassiné. On ne lui connaissait pas d'ennemis, c'est un véritable coup de tonnerre au sein de cette paisible communauté. Qui a bien pu commettre ce crime qui a tout l'air d'être gratuit ? Une fillette et son petit frère ont découvert le corps. Mais que peuvent-ils raconter au Policier, Nourio, à qui est confiée l'enquête ? Cet homme perturbé par ses désirs charnels est aidé par son Adjoint, Baraj, un être placide, poète à ses heures,

mais dont les mots des poèmes qu'il invente s'envolent aussitôt.

UNE ÉNIGME POLICIÈRE

Roman policier ? Chronique d'un village ? Conte philosophique ? *Crépuscule* est tout cela à la fois. Il s'agit d'abord une enquête rondement menée pour tenter de révéler la vérité. Mais, en définitive, qu'est-ce que la vérité ? C'est aussi une analyse fouillée de l'âme humaine face à la rumeur qui enfle quand le village cherche un bouc émissaire. Celui qui a constaté le décès est le Médecin. Y est-il pour quelque chose ? Se succèdent alors une série de personnages qui doivent se positionner par rapport à cet événement troublant. Chacun est décrit sans complaisance et raconté avec ses zones grises, ses petites et ses lâchetés. L'auteur a décidé de tous les sonder en interrogeant leur fonction de Maire, de Receveur ou d'Imam. Car dans le village, il n'y a pas qu'une église, il y a aussi une mosquée dont les fidèles deviennent très vite une cible idéale.

Ce livre emporte son lecteur beaucoup plus loin qu'une simple enquête criminelle. Le Policier constate rapidement qu'« approcher la complexité du monde, ou tout au moins une partie de celle-ci, n'était source d'aucune sérénité. (...) Ce qui comptait désormais était ce que certaines forces à l'œuvre avaient décidé d'en faire. Il eut le sentiment qu'un rien ferait basculer l'enquête, dont il avait pensé pouvoir se régaler, vers une dimension au sein de laquelle ni la vérité, ni ses déductions, ni l'identité réelle du coupable, ni lui-même n'auraient la moindre importance. Et tout en pressentant cela il ne parvenait pas à s'imaginer la manière dont il pourrait s'opposer au cours impétueux des choses. »

ENTRE CHIEN ET LOUP

Philippe Claudel (*Les âmes grises, Le Rapport de Brodeck, La petite fille de Monsieur Linh*) a habitué ses lecteurs à cette écriture ciselée et poétique. Les images foisonnent pour explorer la grisaille des personnages dans la lumière de ce crépuscule où chacun d'eux se cherche entre chien et loup. Au cœur d'une nuit qui tombe lentement sur la quête de la Vérité, transformant celle-ci en une « vérité efficiente » qui « garantit une forme demandée, voulue, espérée, de stabilité sociale ». Il est dès lors aisé de désigner un bouc émissaire personnifiant « le danger incarné par l'autre et qui permet à une communauté de se souder plus encore ». Tous les coups sont alors autorisés et le livre résonne comme un avertissement : « *Quel infime changement, quel déraillement discret peut intriguer quelques veilles attentifs afin qu'ils donnent l'alerte qui éviterait la plongée dans le chaos ?* » ■

Philippe CLAUDEL, *Crépuscule*, Paris, Stock, 2023. Prix : 23,10€. Via *L'appel* : - 5% = 21,95€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou téléphonez au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port :

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Petits à lire



DEUX SŒURS, DEUX VIES

Borgo Sud est le nom du quartier des pêcheurs de Pescara, dans les Abruzzes, en Italie. Dans ce décor brut, la narratrice et sa sœur, héritières d'une enfance difficile et sans amour, vont tenter de se retrouver, malgré des chemins de vie qui les ont éloignées et des tempéraments aux antipodes. L'une, plutôt classique et prévisible, a quitté le pays pour vivre en France. L'autre est restée dans sa région où elle a accumulé les mauvais choix. Le lecteur est subjugué par les ambiances, l'évocation des dialectes et des plats locaux. On en sort ébloui et secoué, comme au cinéma, lorsque les lumières se rallument. (Ch.B.)

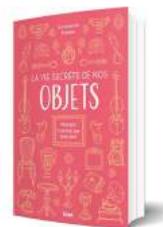
Donatella DI PIETRANTONIO, *Borgo Sud*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 21€ Via L'appel : - 5% = 19,95€.



TROIS VILLES AU MAROC

Tahar Ben Jelloun fait voyager le lecteur dans le Maroc d'aujourd'hui avec des parfums des temps anciens. En de courts chapitres, entre Casablanca la bruyante océanique, Tanger la rêveuse méditerranéenne et Fès la spirituelle septentrionale, il décrit l'histoire d'une cruelle vengeance, d'un amour peu banal, d'une rencontre érotique torride pour un pigeon, d'une maison où le vent d'est rend fou, d'une inextricable affaire de paperasserie administrative ou d'un amour de jeunesse qu'il n'aurait pas fallu revoir. Il rappelle que le Marocain dira toujours oui, surtout quand il pense non ! Ce qui n'enlève rien à son amour pour son pays. (T.M.)

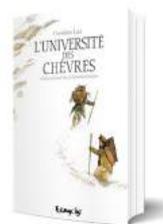
Tahar BEN JELLOUN, *Au plus beau pays du monde*, Paris, Seuil, 2023. Prix : 19€. Via L'appel : - 5% = 18,05€.



LES CHOSES DE LA VIE

« *Que de brol ! Comment puis-je m'encombrer de tous ces trucs !* » Cette réflexion trotte souvent en tête, tant on est envahi de toutes sortes de choses dont on aurait peine à se débarasser. « *Ces objets ont une vie secrète qui, au cours de nos quotidiens, font bouger nos histoires de vie* », pense l'auteur qui invite à une prise de conscience de la relation personnelle nouée avec chacun d'eux. Et d'ainsi « *reprendre en main notre existence comme on se saisit d'un objet précieux afin de lui redonner toutes ses potentialités* ». Une mise en pratique suit chaque chapitre pour se replonger dans son scénario de vie. (M.L.)

Annemarie TREKKER, *La vie secrète des objets. Pourquoi il ne faut pas tout jeter*, Paris, Kiwi, 2022. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10€.



LE DROIT À L'ÉCOLE

En tous lieux et à toutes les époques, des enseignants défient l'obscurantisme de toute obéissance et mettent tout en oeuvre pour que les enfants puissent avoir accès à l'école. Christian Lax fait découvrir la vie et les actions de ces « *colporteurs en écriture* », jadis dans les Alpes françaises, et des enseignants itinérants qui exercent, encore aujourd'hui, leur métier de par le monde. À travers ce récit engagé et plein d'empathie pour son sujet, une trame originale et audacieuse agrémentée d'illustration d'une rare beauté, il offre un plaidoyer pour une école sanctuarisée capable d'émanciper tous les enfants. Un chef-d'œuvre. (C.M.)

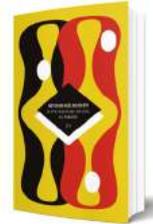
Christian LAX, *L'université des Chèvres*, Paris, Futuropolis, 2023. Prix : 23€. Via L'appel : - 5% = 21,85€.



UNE "VÉRISIMILITUDE"

Ce premier roman très réussi de Rémi David explore la relation entre Jean Genet, ce « *voyou* » vieillissant, et le jeune Abdallah qui deviendra le héros de son poème en prose *Le Funambule*. Au-delà de la découverte du monde des lettres des années 50-60, ce texte propose une passionnante réflexion sur la littérature, sa séduction, sa puissance et ses limites. Un auteur peut-il façonner un être de chair comme il crée un personnage de fiction ? Un écrivain - équilibriste à sa manière - est-il capable d'enseigner l'art du funambule ? Quant à l'amour, autorise-t-il de « *faire quelque chose de quelqu'un* » ? La littérature a-t-elle tous les droits ? (C.M.)

Rémi DAVID, *Mourir avant que d'apparaître*, Paris, Gallimard, 2022. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10€.



UN TRIO IDÉALISTE

Ce roman au titre énigmatique a reçu le prix Hors Concours récompensant un auteur francophone publié par un éditeur indépendant. Un trio magnifique formé d'un eunuque, d'une jeune femme échappée d'un harem et d'un enfant fuyant les esclavagistes arabes échoue sur une île où il crée une société tolérante et égalitaire. Mais les secousses extérieures finissent par l'atteindre, et c'est l'histoire de son pays, de la décolonisation aux ravages des islamistes de Boko Haram, que l'écrivain tchadien évoque dans une langue flamboyante, imagée et métaphorique, parfois désarçonnante, toujours captivante. (M.P.)

Nétonon Noël Ndjékéry, *Il n'y a pas d'arc-en-ciel au paradis*, Vevey (Suisse), Hélice Hélias, 2022. Prix : 20€. Via L'appel : - 5% = 19€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Pour se comprendre, il ne faut pas parler la même langue. Avec Delphine Horvilleur, femme rabbin et écrivaine, le 13/03 à 20h30, Palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein 23. ☎02.543.70.99

✉ gcc@grandesconference.be

BRUXELLES. Quelles leçons tirer de la crise sanitaire ? Avec Marius Gilbert, directeur de recherche au FNRS, chef du Laboratoire d'épidémiologie spatiale et vice-recteur de l'ULB, le 30/03 à 14h, Auditoire Lacroix dans les auditoriums centraux (avenue Mounier 51, 1200 Bruxelles) sur le site de l'UCLouvain.

☎010.47.41.86

✉ cgf@uda-uclouvain.be

HABAY-LA-NEUVE. Quatre conférences de Carême. L'existence comme pèlerinage, avec Michel Dupuis, philosophe, le 07/03. Pourquoi les chrétiens vont-ils en pèlerinage, avec Philippe Goffinet, directeur des Pèlerinages namurois, le 14/03. Marche humblement avec ton Dieu, témoignage de Pierre Genin, ancien président de l'Association belge des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle, le 21/03. Le pèlerinage à N-D de Luxembourg, avec Mgr Léo Wagener, évêque auxiliaire de l'archidiocèse de Luxembourg, le 28/03. De 20h à 22h, Centre Saint-Aubain, avenue de la Gare 109. ☎063.42.03.00

✉ formationsudlux@gmail.com

LOUVAIN-LA-NEUVE. L'euthanasie au seuil des soins palliatifs. Vingt ans de modèle belge. Avec des collaborateurs de terrain, la Dr Corinne van Oost décrit les conditions de la fin de vie telles qu'elles se passent en Belgique. En présence de Gabriel Ringlet, le 25/03 à 16h à la DUC, Grand-rue 2-14. ☎010.45.30.97

✉ librairie@ciacoop.be



LOUVAIN-LA-NEUVE. Philosophie et développement personnel : un enjeu de santé mentale ? Cycle de conférences le 23/03 avec Marc-Antoine Gavray, le 24/04 avec Philippe Antoine et le 05/05 avec Mathieu Pelletier, de 12h45 à 14h, Salle Ladière (Collège Mercier), place Cardinal Mercier.

🌐 uclouvain.be/fr/instituts-recherche/isp/evenements/philosophie-et-developpement-personnel-un-enjeu-de-sante-mentale.html

SCRY. Partager la foi et célébrer le culte avec les non-croyants. Avec Marie-Pierre Tonnon-Louant, pasteur de l'Église protestante de Belgique, le 06/03 à 20h, Prieuré Saint-Martin.

☎0475.96.15.01 ☎0479.66.54.05

✉ prieure-st-martin.be

Formations

BRUXELLES. Parcours philosophique pour changer de regard: Sur les chemins de Dieu. Avec Emmanuel Tourpe, philosophe et homme de médias, les 21/03, 18/04 et 16/05 de 20h à 22h, Forum Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24.

🌐 forumsaintmichel.be

EMBOURG. Formation théorique en écologie intégrale. Mini-conférences, témoignages, animations avec Laudato Si'. Ouvert à tout chrétien ou non, du 26 au 31/03, Carmel de Mehagne, chemin du Carmel 27.

☎04.365.10.81

🌐 chemin-neuf.be/fr/evenement/session-laudato-si/

LIÈGE. Racines communes et histoire des relations judéo-chrétiennes. Avec Jean-Pierre Sterck-Deguelde, les 29/03, 05, 12 et 19/04 de 15h30 à 17h20 et le 26/04 de 13h45 à 15h35, Espace des Prémontrés, rue des Prémontrés 40.

☎04.220.53.73 ☎04.223.73.93

✉ isccp@scarlet.be

✉ accueil@espacepremontres.be

WÉPION. Burn-out, comment rebondir ou aider à rebondir ? Avec Natalie Lacroix, P. Patrice Proulx, Pierre-Hervé Guillot et Eddy Vangansbek, du 12 au 16/03, CSI La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.32

✉ secretariat@lapairelle.be

Retraites

BOUILLON. Venez... passer une nuit à l'abbaye. À partir de la prière des complies avec les sœurs, de 20h (repas du soir facultatif à 18h45) à la prière des Laudes à 7h ou l'eucharistie à 8h45, de chaque 1er vendredi du mois au samedi, abbaye de Clairfontaine, rue de Cordemois 1.

☎061.22.90.80

✉ accueil@abbaye-clairfontaine.be

BRUXELLES. Journée Loupiot pour jeunes de 6 à 11 ans. Le 29/03 de 19h à 22h30, couvent Saint-Antoine, rue d'Artois 19. ☎02.517.17.80

✉ bruxelles@franciscains.eu

BRUXELLES. Retraite ma vie : rencontre destinée à toute personne qui quitte sa vie professionnelle et se questionne sur le

sens à mettre à ces années devant elle. Organisé par Fondacio, du 06 au 10/03, Chant d'Oiseau, avenue des Franciscains 3A, 1150 Woluwe-Saint-Pierre. 🌐 fondacio.be

MAREDRET. Retraite : il est grand le mystère de la foi. Avec le Père Jean Geysens, moine de Chevetogne, du 06 (16h) au 10/03, Abbaye de Maredret, rue des Laidmonts 9.

☎082.21.31.83

✉ welcome@accueil-abbaye-maredret.info

SAINT-HUBERT. Retraite iconographique. Créer une icône. Avec Marc Laenen, iconographe, du 13 au 17/03, Monastère Notre-Dame d'Hurtebise, rue du Monastère 2.

☎061.61.11.27

✉ hurtebise.accueil@skynet.be

Et encore...

BRUXELLES. Concert spirituel: Ouvrir le livre de nos vies avec Thérèse. Avec GPS Trio en compagnie de nombreux chanteurs et musiciens, le 25/03 de 16h à 18h, église Notre-Dame de l'Assomption, avenue Vandervelde 153.

☎02.770.30.87

✉ cantamargps@gmail.com

LIÈGE. Concert de midi. Avec l'ensemble Wolf, le 16/03 ; Éliane Reyes, piano, le 23/03 ; Ensemble Musiques nouvelles et Kris Belligh, voix et quatuor, le 30/03. À 12h30, salle académique de l'ULiège, place du XX Août 7. ☎0494.33.66.28

LOUVAIN-LA-NEUVE. Atelier pour adultes : dessiner et peindre au Musée L. Cours ouvert à tout qui désire expérimenter, acquérir ou préciser sa vision singulière en arts, animé par l'artiste Bern Wéry, les 07, 14 et 21/03, Musée L (Musée universitaire de LLN), place des Sciences 3.

☎010.47.48.41 🌐 uda-uclouvain.be

MALONNE. Visite guidée de La Brasserie du Clocher. Installée dans une ancienne chapelle réaffectée, elle est le fruit d'un projet porté par tout un village. Le 3ème dimanche du mois à 11h30 et 16h00 lors de la Taverne de Philo, rue du Petit-Babin, 156.

☎0471.10.18.28

🌐 brasserieuduclocher.be

NAMUR. Soirée namuroise sur le Brésil. Dans le cadre du Carême de Partage, le 23/03, à 19h, église Sainte-Marguerite, place Sainte-Marguerite, Bouge.

☎0490.649114.

✉ namur@entraide.be

OTTIGNIES. Bigger than Us : projection du film de Flore Vasseur. En présence de la réalisatrice, au profit de l'association Vivre son deuil, le 21/03 à 20h, Centre culturel d'Ottignies, avenue des Combattants 41.

Réservation : 25€

🌐 www.vivresondeuil.be

WAVRE. Soirée des Communicateurs. Un temps de réflexion et de partage au sujet des différentes manières d'écrire en fonction du support utilisé. Avec Vincent Delcorps, directeur de la rédaction de CathoBel, le 27/03 de 19h à 22h, Centre pastoral du Brabant wallon, chaussée de Bruxelles 67.

☎0475.27.88.28

✉ vosinfos@bwcathe.be

DES PRISES DE POSITION HEURTANTES ?

Je vous écris ce matin, étant habitante à la Colline de Penuel à Mont-St-Guibert où nous recevons chaque mois votre revue. Nous sommes un habitat groupé catholique, où vivent 13 adultes (entre 25 et 55 ans) et 7 enfants, et accueillons des personnes pour des temps de retraites en silence. Nous vous sommes bien reconnaissants pour votre immense travail de rassemblement et de diffusion de l'actualité chrétienne. Néanmoins, plusieurs prises de position nous heurtent et nous attristent, n'étant ni en phase avec le beau et grand message de l'Évangile, ni confirmées par ce que prône notre Église. Notamment dans le dernier numéro (L'appel janvier 2023), dans l'article concernant l'euthanasie. Nombreux textes du Magistère (de Rome et de Belgique) s'y opposent fermement, entre autres Samaritanus Bonus et Je te prends par la main. Mêlés à d'autres témoignages ou réflexions ajustés et inspirants, il en devient difficile de faire la part des choses entre ce qui est bon et erroné. Nous y voyons le danger d'embrouiller les esprits, dans notre société où la valeur de la vie fragile est gravement menacée ! Nous désirons donc nous désabonner, ne voulant pas que les personnes de passage chez nous pour une retraite, souvent éloignées de la foi catholique, ne se fassent une idée erronée quant au positionnement de l'Église sur plusieurs sujets. En espérant que vous comprendrez notre décision, nous vous assurons de notre prière et vous souhaitons une bonne et sainte continuation dans votre service pour faire aimer le Christ et notre Église

Delphine MILIS (Mont-St-Guibert)

Merci de votre envoi. À votre demande, nous annulons donc l'envoi des dix numéros que vous receviez gratuitement chaque mois.

DES ANNÉES DE BONNES LECTURES

Je dois être parmi les plus vieilles lectrices de votre revue. Quand nous nous sommes installés à Andoy en 1973, notre curé, l'abbé Guillaume, nous la distribuait en "toutes boîtes". Puis il a demandé que nous nous abonnions, ce que nous avons fait depuis lors. Maintenant que je suis seule, je lis peu et renonce à mon abonnement.

Je veux vous remercier pour ces années de bonnes lectures : que de beaux articles intéressants et intelligents. (Je ne partage pas toujours l'humour de C. Bertrand, mais bon...)

Ch. ROBIN DE RADIGUES (Wierde)

ATTRAPÉE

J'ai beaucoup apprécié votre dernier édit (numéro de février 2023), je me suis laissée avoir !

D.C. (Louvain-la-Neuve)

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 40 €
À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège

Tél/Fax : 04/341.10.04

Site web : www.magazine-appel.be

Soit 4 €
par mois
seulement



Le magazine chrétien
de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de direction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET,
Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
Bernadette Wiame,
Véronique Herman,
Gabriel Ringlet

DÉCOUVREZ
L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

GABRIEL RINGLET, TÉMOIN DE L'ÉVANGILE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Gabriel Ringlet

La blessure et la grâce



■
Albin Michel

Gabriel Ringlet renoue ici avec la démarche littéraire qui lui a valu de nombreux lecteurs : un « journalisme de la parabole » qui propose une nouvelle approche de l'Évangile, en partant d'une « chose vue » dans la rue, d'un film, d'une chanson ou d'un fait divers. Avec au cœur une conviction forte : *l'Évangile n'est pas achevé !*